Master Negative Storage Number

OCI00072.03

Cailleau, André

Le Waux-hall populaire

[Paris]

[1769]

Reel: 72 Title: 3

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION
Master Negative Storage Number:
OCl00072.03

Control Number: AAG-2615
OCLC Number : 42006138 04654680
Author : Cailleau, André Charles, 1731-1798.
Title : Le Waux-hall populaire; ou, Les fêtes de la guinguette, poeme grivois et poissardi-lyri-comique, en cinq chants; enrichi de rondes de table & vaudevilles nouveaux; parodiés sur les ariettes les plus jolies. Dédié a mr. de Voltaire. A la Gaité, Chez le compere La Joie.
Imprint : [Paris, Cailleau, etc., 1769]
Format : 2 p. l., [3]-127, [1] p. 17 cm.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/16/94
Camera Operator: AR

LE
WAUX-HALL
POPULAIRE,
OU
LES FÊTES
DE LA GUINGUETTE,

POEME GRIVOIS
ET
POISSARDI-LYRI-COMIQUE,
EN CINQ CHANTS;

Enrichi de Rondes de Table & Vaudevilles nouveaux, parodiés sur les Ariettes les plus jolies.

DÉDIÉ
A Mr. DE VOLTAIRE.

A LA GAITÉ,
Chez LE COMPERE LA JOIE.

AVEC PERMISSION DES RIBOTEURS.

P.L. Charpentier Sc.

THE CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

W381.54M-C121W

AVERTISSEMENT.

7102W

La plupart des Préfaces & des Avis qui ſont à la tête des Livres nouveaux, ſont preſque tous dictés par le menſonge, l'amour-propre ou la vanité : l'Auteur croit par ce moyen captieux en impoſer au Public ; mais après la lecture de l'Ouvrage, on apperçoit les oreilles de l'âne qui s'était couvert de la peau du lion, & comme a dit fort bien Jean-Baptiſte Rouſſeau :

Le maſque tombe, l'homme reſte,
Et le Héros s'évanouit.

Pour moi je n'avance rien dans cet Avertiſſement que d'après la plus exacte vérité : c'eſt pourquoi je ne crains pas de dire que j'ai communiqué cette bagatelle à pluſieurs perſonnes éclairées, afin de profiter de leurs lumières. Les unes l'applaudirent, en trouverent le ſtyle aiſé, les expreſſions comiques ſans être triviales ni obſcenes ; les autres, plus ſinceres, ſans doute, malgré le plaiſir qu'ils m'avouerent avoir pris à la lecture, eurent la bonté de me faire remarquer quelques fautes, ſoit dans la rime, ſoit dans la quantité des Vers, que je corrigeai ſur leurs judicieuſes obſervations : d'autres enfin me

dirent que, du premier au cinquième Chant, il regnait un *vis comica* qui charmait, & que la Guinguette était si bien peinte dans cet Ouvrage, qu'elles s'y croiaient transportées. Comme il est des gens qui trouvent tout bon, je ne m'arrêtai point à ces louanges. Cependant, je l'avouerai; je ressentis en moi même une joie bien satisfaisante, de ne voir personne dire du mal de cette bagatelle: au contraire on porta l'éloge jusqu'à me blâmer de l'avoir intitulée *Badinage en vers*, en me faisant entendre que c'était un Poëme comique dans les règles, & qui méritait mieux cette qualification que celui de la *Pipe cassée*: que l'unité de tems, d'action & de lieu, était observée dans cet Ouvrage; qu'on y trouvait une exposition, de l'intérêt, & un dénouement, ce qui formaient les parties essentielles d'un Poëme. Je crus devoir représenter que je n'avais pas eu le dessein, en travaillant à cet amusement, d'en faire un Poëme, & encore moins de le décorer de ce titre fastueux qui ne convenait qu'à un ouvrage plus sublime. Que si Vadé avait donné à la *Pipe cassée* le titre de Poëme, il l'avait peut-être jugé digne de ce nom; que pour moi, je croyais mon badinage inférieur au sien: on me ferma la bouche par un éloge outré de cet Ouvrage, auquel par modestie, il ne me convient pas d'ajoûter foi. Le Public est le seul juge compétant que je recon-

naiſſe, & je me ſoumets entiérement à ſa déciſion. C'eſt donc à la vive inſtigation de quelques amis que j'ai oſé qualifier *Le Waux-hall populaire* ou *les Fêtes de la Guinguette, de Poëme grivois & poiſſardi-lyri-comique* en *cinq Chants*. Si le Lecteur s'amuſe autant de cet Ouvrage que j'ai pris de plaiſir à le compoſer, je réponds preſque du ſuccès le plus flatteur. Mais je ne m'aveugle pas. Les enfans des autres ſont toujours moins aimables à nos yeux qu'à ceux de leurs parens, & il faut avoir un grand mérite pour plaire à tout le monde; auſſi le Public ne peut trouver mauvais qu'un pere ait de la tendreſſe pour ſon fils.

Tout ce qui eſt marqué par des guillemets (») à la tête de chaque Vers, doit être prononcé d'un ton enroué, à l'imitation des gens de la Halle & des Ports: c'eſt en contrefaiſant la voix & les geſtes de ce peuple groſſier, qu'on peut trouver quelqu'agrément à la lecture de ces ſortes d'Ouvrages, qui veulent être lus avec cette grace originale & plaiſante, qu'on a bien ſouvent de la peine à attraper. Le Lecteur obſervera encore qu'il faut lire les Vers poiſſards avec les abbréviations telles qu'elles ſont marquées.

On n'a jamais vû (je le préſume) de Poëme entremêlé de tant de Chanſons & de Vaudevilles; mais pour peu qu'on réfléchiſſe, il ne ſera pas difficile d'obſerver qu'il

fallait, de toute néceſſité, que l'on en inſérât quelques-uns dans celui-ci. C'eſt, comme je l'ai dit ci-deſſus, un tableau de la Guinguette qu'on donne dans ce Poëme, & tout le monde eſt témoin, je veux dire tous ceux qui y vont, ſoit par curioſité ou pour la promenade, ſoit pour ſe divertir à ces ſortes de fêtes champêtres, qu'il n'eſt preſque pas de compagnie & même de cotterie, dans ces cabarets, qui ne s'amuſe à chanter à pleine gorge ſur la fin de leur repas; d'ailleurs c'eſt un ornement pour cet Ouvrage & un agrément de plus pour le Lecteur: on ne peut me faire aucun reproche de mon intention. J'ai voulu amuſer, & pour finir cet Avertiſſement, qu'il me ſoit permis de citer ces deux Vers tirés du ſecond Chant de ce Poëme:

C'eſt-là mon but & mon ſouhait:
On eſt trop heureux quand on plaît.

Si j'ai répandu un peu de morale & quelques traits de ſatyre au commencement & à la fin de quelques Chants de ce Poëme, je crois qu'on me le pardonnera en faveur de l'application.

ÉPITRE

A M. DE VOLTAIRE.

O Toi, qui, sur le Mont Parnasse
Occupes la première place,
Et dont les Ouvrages divers
Ecrits en prose comme en Vers
T'ont, par le chemin de la gloire,
Conduit au Temple de Mémoire,
Ce n'est point par dérision,
Encor moins par présomption,
Voltaire, que je te dédie
Ces fruits legers de mon génie.
Permets, fils aîné d'Apollon,
Permets qu'à l'abri de ton nom
Ce comique ouvrage paraisse:
Que par toi seul on le connaisse:
Mais est-il fait pour cet honneur?
Si jamais il a ce bonheur,

Avec un ſeul mot de ta bouche,
Je brave la mordante touche
De l'inſecte appellé F...
Auſſi vénimeux que félon;
Qu'avec juſtice l'on condamne,
Et qu'on regarde comme un âne,
Quand il déchire à belles-dents
Tes Drames les plus excellens.
Ce Poëme, que je t'adreſſe,
Fait pour inſpirer l'allégreſſe,
Et dont le ſtyle eſt familier,
Comme celui d'un écolier,
Pourra révolter ton génie
Au-deſſus de cette manie.
Certain Auteur, nommé Vadé,
Dans tes écrits, vilipendé,
Et qui dans ſon tems a ſçu plaire,
A trouvé chez toi le contraire.
Comme lui mon ouvrage eſt mort,
Si je n'ai pas un meilleur ſort.
Un tel mépris, je le proteſte,
A coup ſûr, me ſeroit funeſte.

Pourtant ſi mes naïvetés
Plaiſent par leurs variétés ;
Qu'elles t'arrachent un ſourire,
Et que tu daignes m'en inſtruire ;
De ce bonheur inattendu
On me verra tout éperdu.
Mais dois-je eſpérer cette grace,
Quand je conſidére l'eſpace
De tes moindres écrits aux miens ?
Ils ſont ſi ſublimes les tiens !
Et moi, qu'ai-je fait ? Des miſeres
A mériter les étrivieres
Si j'étais encore écolier :
Chacun n'a pas l'art ſingulier,
Dans ce qu'il entreprend, de plaire,
Et le monde n'a qu'un Voltaire.
Quand on a ton ſuffrage auſſi,
On eſt ſûr d'avoir réuſſi.
Je le dis & j'oſe le croire ;
Ta ſeule eſtime eſt une gloire.
C'eſt beaucoup de la mériter,
Et pour moi d'oſer le tenter.

Ah ! s'il t'amuſe cet Ouvrage,
Encouragé par ton ſuffrage,
Je pourrai prendre mon élan.
Le chêne ne produit qu'un glan,
Qui, planté dans de bonne terre,
Devient auſſi grand que ſon pere.
Ce glan, Voltaire, hélas ! c'eſt moi.
Cette bonne terre, c'eſt toi :
J'entens, par toi, ces bons Ouvrages
Remplis d'exemples les plus ſages,
Chefs-d'œuvres de l'humanité,
Qui t'ont fait ta célébrité.
Mais pour m'expoſer ſur l'arêne
Et parvenir comme ce chêne ;
Il faut ſurpaſſer Deſpréaux,
Et t'égaler dans tes travaux ;
Avoir comme toi, fait Nanine ;
Imiter Corneille & Racine,
Greſſet, Marmontel, Crébillon,
Amis intimes d'Apollon ;
Comme eux, obtenir une place
Au ſacré Vallon du Parnaſſe ;

Il faut, ainſi que d'Alembert
Dans la Littérature expert,
Et Diderot, que des merveilles
Soient le fruit de toutes mes veilles:
Mais hélas ! trop faible arbriſſeau,
Produiſant à peine un rameau,
Jamais on ne verra ma tige,
A moins que de faire un prodige,
S'élever auſſi haut que toi.
Tant d'art eſt au-deſſus de moi.
La ſéve, qui fait qu'une plante
Croît, eſt plus ou moins abondante:
Heureux ſi la mienne produit,
Dans ſon exiſtence, un ſeul fruit,
Fruit qui ſoit digne de toi-même !
Oui, mon bonheur ſeroit extrême;
Moi, qui ne ſuis rien, je ſerais;
Et peut-être je parviendrais.
Quels efforts ne faut-il pas faire,
Pour entrer dans cette carriere,
Où tant d'Auteurs, déja connus,
Sont dans la foule confondus ?

Il faut d'abord que mon génie,
Couronné par l'Académie,
De la Harpe ſuive les pas
Et ceux de l'éloquent Thomas, (1)
Que, comme Saurin & Sedaine,
Qui, tour-à-tour, charment la ſcene,
Ainſi que l'aimable Favart,
J'excelle en chefs-d'œuvres de l'Art.
Mais un Poëme dramatique
Eſt ſi ſujet à la critique,
Qu'il faudrait être Voiſenon,
Pour immortaliſer mon nom.
Faire auſſi des Vers agréables,
Comme ces Auteurs eſtimables,
Tels que d'Arnaud, Blin & Dorat
Dont le ſtyle eſt ſi délicat;
Et comtemplant Collé, le Mierre,
Laiſſer de côté la L. . . tiere, (2)

(1) Les Ouvrages des Auteurs dont il eſt fait mention dans cette Epître ſont aſſez connus, pour qu'il ſoit inutile de les citer.

(2) Cet Auteur vient de publier ſes Œuvres en deux vol. in-8. qu'il a fait imprimer à ſes frais, & pour être connu, il a fait mettre ſon portrait à la tête du premier volume.

Très-mince Auteur, dont les Écrits
De perſonne ne ſont chéris;
Si ce n'eſt de quelques Feuilliſtes,
Intéreſſés apologiſtes,
Qui font l'éloge de ſes Vers
Bons pour la pâture des vers:
Excepté pourtant une Piece
Ecrite avec aſſez d'ivreſſe,
Et que l'Auteur a ſçu très-bien,
Dans des Vers qui ne valent rien,
Louer lui-même avec emphaſe,
Et plus d'audace que de grace.
Ce n'eſt point comme Collardeau,
St-Lambert, de Chamfort, Rouſſeau:
Les Premiers, par leurs Vers ſublimes,
A des louanges légitimes,
Doivent s'attendre tous les jours:
Et pour Rouſſeau, par ſes Diſcours,
Il eſt le premier dans la France
Qui l'emporte par l'élégance.
Jamais Auteur, juſqu'à préſent,
N'eut un ſtyle plus éloquent;

Si ce n'eſt toi, divin Voltaire.
Aujourd'hui ſeptuagenaire,
Ton ſtyle en proſe comme en Vers,
Enchante toujours l'Univers.
O Ciel ! faut-il que ta juſtice
Ordonne que l'homme périſſe !
Sans aucun égard pour les Rangs,
Les plus beaux Arts & les Talens,
Quoi ! tout à cette loi ſuprême,
Sans excepter la Vertu même,
Doit ſubir un ſi triſte ſort !
J'exiſte, & demain je ſuis mort. . . .
Epargne au moins ceux, qui, ſur terre,
Se diſtinguent comme Voltaire :
Ciel ! daigne conſerver ſes jours,
Et donne leur un plus long cours ;
Ou qu'à nos yeux il rajeuniſſe :
Tout eſt poſſible à ta juſtice.
Hélas ! tous mes vœux ſont pour toi,
Voltaire ; ils ſont de bonne foi.
Que Dieu ſe rende à ma priere ;
Je tenterais cette carriere,

Si dangereuſe à parcourir ;
Que ton exemple fait chérir.
J'aurais cette noble eſpérance
D'acquérir un peu de ſcience,
En travaillant ſous tes leçons
Ainſi qu'un de tes nourriſſons.
Au défaut de tant d'avantages,
Il me reſtera tes Ouvrages
Que je vais ſavourer ſouvent
Si l'on me voit ton ſurvivant.
Ils peuvent ſeuls, comme Minerve,
Donner de la force à ma verve ;
Et me conduire, par dégré,
A ce Temple ſi révéré ;
Temple où le Dieu des Vers réſide ;
Où le bon goût toujours préſide ;
Où n'entrera jamais F....
Que retient le fleuve Achéron ;
Ce qu'il mérite à plus d'un titre.
Mais c'eſt aſſez de cette Epitre
Pour un Livre comme le mien,
Qui ne ſçaurait t'inſtruire en rien,

Et dont la comique morale
Ne redoute point la cabale.
On me ferait bien cet honneur,
Si mon Poëme était meilleur ;
Mais enfin, comme il ne consiste
Qu'à réjouir un homme triste,
On ne s'en souviendra jamais,
Qu'en buvant du vin à longs traits.
Suis cet avis, mon cher Voltaire,
Il est salubre & salutaire.
Que le bon vin, dans ton Château,
Soit plus commun que ne l'est l'eau.
Mépriſant les grandeurs, le faſte,
Dont tu n'es point enthouſiaſte ;
Environné de tes amis,
D'entre leſquels je ſuis omis,
Et loin du tumulte des Villes,
Tu dois paſſer des jours tranquilles ;
Réflechiſſant, avec plaiſir,
Combien de momens de loiſir,
On paſſe à lire tes Poëmes
Leſquels charmeraient les Dieux mêmes,
S'ils

S'ils n'étaient jaloux, quoiqu'aux cieux,
Jaloux de te voir si près d'eux.
Ah ! c'est un sort digne d'envie
Que de passer ainsi la vie !
Et je ne desirerais rien,
Pour fortune, qu'un pareil bien.
Des Reines sont tes protectrices ; (1)
De Paris tu fais les délices,
Et de ta patrie l'honneur ;
N'est-ce pas jouir du bonheur ?
Et moi je suis un pauvre hère.
Je végete sur cette terre,
Comme si je n'existais pas.
Que ne suis-je le Mécénas
D'un *Monseigneur*, d'une *Excellence* ?
Sûr d'obtenir sa bienveillance,
J'aurais bientôt des partisans
Infatués de mes talens.
Loin de me traiter d'allobroge (2)
Ils feraient par tout mon éloge ;

(1) L'Impératrice de Russie vient d'envoyer à M. de Voltaire un présent fait de sa main.
(De Sor.

Et m'éléveraient juſqu'aux cieux,
Juſqu'à faire des envieux.
Tel eſt des hommes la foibleſſe !
Ils font leur cour à la richeſſe.
Vérité triſte : avec de l'or,
Fut-on connu pour un butor,
Pour un fripon, on vous renomme
Pour être un parfait honnête homme;
Et la vertu, la probité,
Sans biens, reſtent-là de côté.
Ce n'eſt point comme toi, Voltaire :
Dans la France, dans l'Angleterre,
Par-tout on te rend des honneurs,
Et l'on te couronne de fleurs :
Par-tout on vante ton génie,
Depuis l'Inde juſqu'en Ruſſie.
Les Rois, les Princes & les Grands,
A l'envi te font des préſens.
On te contemple comme un Sage,
Qui, ſur la fin de ſon voyage,
Du faux du monde revenu,
Fait ſes plaiſirs de la vertu.

ENVOI DE CE POËME

*A Madame D. * * **

PARTEZ, mes Vers, allez trouver ma Sœur,
Et par vous-même obtenez ſa faveur.
Egayez-là par vos diſcours burleſques :
En l'amuſant de vos propos groteſques,
Contre l'ennui devenez un rempart.
De débiter elle poſſede l'art.
Vous ſerez lus, mais avec cette grace
Qui nous enchante & que rien ne ſurpaſſe.
Pour vous bien rendre elle a l'inflexion :
Imite au mieux & le geſte & le ton
De ces Grivois dont la Halle fourmille.
Entre ſes mains de vous voir je pétille.
Si vous charmez ſes inſtans de loiſir
Vous ne pouvez manquer de réuſſir.

Allez, mon Livre : aux Champs comme à la Ville,
Rendez-vous plus agréable qu'utile :
Flattez ma Sœur ; en me faiſant valoir,
Vous remplirez près d'elle mon eſpoir :

Procurez-moi, pour unique salaire
Le glorieux avantage de plaire.

De l'amitié que je te dois, ma Sœur;
Pour ces bienfaits où j'ai connu ton cœur;
Et dont j'aurai de la reconnoissance
Tant que le Ciel voudra mon existence;
Reçois ces Vers : je les consacre ici
A ta mémoire ; ils sont à ta merci.
Ah ! puissent-ils te charmer & te plaire !
Oui, ton suffrage & celui de Voltaire,
Flatteront seuls mon esprit enchanté :
J'y connaitrai du moins la vérité.

LE WAUX-HALL POPULAIRE, OU LES FÊTES DE LA GUINGUETTE, POEME GRIVOIS ET POISSARDI-LYRI-COMIQUE.

CHANT PREMIER.

JE chante ces plaisirs champêtres
Dont se délectaient nos ancêtres ;
Plaisirs aussi naïfs que purs,
Qu'on ne peut prendre en quatre murs ;
Et dont les gens de bas étage,
Soit de la Ville ou de Village,

Jouiſſent encor quelquefois,
Ainſi que nombre de Bourgeois.
Plaiſirs ignorés chez les Nobles,
Qui, du produit de leurs vignobles,
Se divertiſſent triſtement,
Dans un ſuperbe appartement,
Où la Campagne eſt en peinture.
Mais cela vaut-il la Nature,
Ces prés fleuris, & ces forêts;
Où l'on reſpire l'air plus frais?
Vive les Champs & la Guinguette!
C'eſt-là que, l'ame ſatisfaite,
Plus d'un vivant, ami du vin,
Goûte un plaiſir pour lui divin.

Puiſſant protecteur des Yvrognes,
Qui ſçais ſi bien rougir leurs trognes,
Inſpire-moi ces mots plaiſans
Que tu fais dire à tes enfans.
Souvent tes vapeurs en leurs têtes,
Prouvent qu'ils ne ſont pas des bêtes;
Par toi ſeul ils ont de l'eſprit;
J'en ai beſoin; fais m'en crédit.
Je t'implore: Ne vas pas croire
Que c'eſt pour riboter, pour boire.

Diſpenſe-moi du Cabaret;
La Guinguette n'eſt pas mon fait.
Si c'était, je ſerais à plaindre.
Tout au contraire, je veux peindre
Ce qui s'y paſſe en abrégé :
Anime un peu l'eſprit que j'aí.
Je n'écris qu'en cette eſpérance :
Guide ma plume & je commence.

Certain Dimanche, après midi,
Pour me guerir de mon ennui,
Que j'avais pris à la lecture
D'un triſte Poëme, en brochure,
Traduit depuis peu de l'Anglais,
Qu'on nomme les NUITS (1) en Français,
Livre excellent pour la morale,
Et pour celui qui s'en régale ;
Je ſortis donc dans le deſſein
De prendre l'air : il eſt mal ſain
Dans cette grand'Ville orduriere ;
Bon ſur le bord de la riviere,

(1) Les Nuits d'Young, Poëme trad. de l'Anglois par M. le Tourneur : Ce Livre, où l'Auteur ſe repete ſouvent & qu'on ne peut lire de ſuite à cauſe du ton lamentable avec lequel il eſt écrit, a réuſſi ſinguliérement.

Où je comptais tourner mes pas :
Peut-on prévoir les embarras ?
J'étais déja vers cette Halle, (1)
Unique en cette Capitale,
Dont la ſimple rotondité
Fixe la curioſité ;
Lorſque, par hazard, deux caroſſes
Attelés chacun de deux roſſes,
Me forcerent, en s'accrochant,
D'attendre là patiemment.
Voila les Cochers en querelles.
Ils conduiſaient des Demoiſelles,
Qui, ſi je ne me ſuis trompé,
Allaient aux Fêtes de Tempé. (2)
Les filles ne vont pas là ſeules :
Auſſi quatre de ces bégueules
Avaient chacune un Fréluquet ;

(1) La nouvelle Halle à la farine, remplaçant l'ancien Hôtel de Soiſſons.

(2) Les Fêtes de Tempé qui ſe donnent aux Boulevards par les ſoins du ſieur Torré. C'eſt à cet Artiſte ingénieux que l'on doit ces Fêtes charmantes, où, par le goût, l'élégance, la majeſté de l'architecture, l'art ſéduiſant de la peinture & la richeſſe des ornemens, qui font l'effet le plus agréable, ſurtout à la lumiere, on croit être tranſporté dans un Palais enchanté.

Ce

Ce que je vis à leur caquet.
De cette premiere avanture
Je ne fais point d'autre peinture.
Je vis, plus loin, dans un détour,
Deux jeunes gens faiſant l'amour;
C'eſt-à-dire, en terme vulgaire,
Un Grivois avec ſa Commere.
Ce ſont juſtement les Héros
Dont vous allez voir les propos.
Tous deux, comme moi, dans la rue,
Je préférai, ma foi, leur vue
A celle de nos Caroſſiers
Que trainaient les plus vieux Courſiers.
Courſiers d'une grande reſſource
A ceux dont médiocre eſt la bourſe.

SUIVANT leur diſcours, Louiſon,
De la fillette était le nom:
Jean Philipe, ainſi s'appelle
L'Amant de cette Demoiſelle.
Il me parurent fort aigris,
Dans le moment que je les vis.
Ils machinaient une partie.
Louiſon était fort jolie.
Jean Philipe la regardait,

Et, ſans lui rien dire, fumait.
J'attendais avec patience
Qu'un des deux rompît le ſilence,
Lorſque Jean Philipe parla,
Et qu'en ces mots il s'expliqua.

» J'avons ben l'air de niquedouilles,
» De reſter là comm'des grenouilles,
» Le bec dans l'eau. — De quoi t'plains-tu?
» Dit *Louiſon*, eſprit pointu?
» Eſt-c'que j'pouvons t'aller plus vîte?...

» Oh! ben moi, faut que je te quitte.
» Y vient d'm'arriver t'un malheur,
» Dont j'ons le cœur navré.—Tu m'fais peur:
» J'voudrions ben ſçavoir t'encore
» C'que t'as? — J'nons pus d'tabac, pécore;
» Ma pipe eſt vuide, & ce chagrin
» Ne peut s'noyer que dans du vin,
» Ou dans quelques verres d'eau d'vie:
» Fais-moi le plaiſir, je t'en prie,
» D'm'accompagner chez l'Epicier,
» Et de m'y payer de mi-s'ptier
» De paf. — Le Diable qui t'emporte:
» A la bonne heure; de la ſorte
» Je ferons queuqu'choſe pour toi.

» Tu ne t'y prens pas mal, ma foi ?
» La nuit tu bois, le jour tu fumes :
» Chien, y f'ra chaud si tu me plumes.
» Dans ma poche j'ons quelques sous ;
» Mais y sont bel & bien à nous. . . .

» Qui te dispute le contraire ?
» N'vas-tu pas commencer t'à braire ?
» Crois-tu par-là m'faire endever ?
» Ma d'mande était pour t'éprouver.
» Je n'te faisons t'aucun reproche,
» Moi ; quand j'ons d'largent dans ma poche
» Tu sçais comme j'te régalons ;
» Tout y va, bon vin & dindons :
» Mais vas, vas, si l'on m'y ratrape,
» C'est que le Diable sera Pape. . . .

» Est-ce ainsi que tu m'fais ta cour ?
» Pour ta pipe t'as plus d'amour,
» Cent fois qu'pour moi, dont bien j'enrage :
» Toujours fumer ! Dans le minage
» Crois-tu ne faire que c'métier ?
» J'aimerais t'autant z'un Savetier. . . .

» Oh ! c'en est trop : La paix, mon ange.
» Aujourd'hui qu'est-c'qui te démange ?
» Je n'te dis mot ; je t'aimons bien ;

„ Mon amitié n'eſt-elle rien ?
„ Jean Philipe eſt un bon apôtre ;
„ Et tu me troqu'rais pour un autre !
„ Pour un Savetier des appas,
„ Dont j'voulons faire mes choux gras,
„ Ma bonne chere, mon bon beurre !
„ Si t'étais vieille à la bonne heure.
„ Pour un Sav'tier y n'faut qu'du vieux,
„ Et tu lui baill'rais tes beaux yeux !
„ Sarpebleu ! ça m'boute en çarvelle :
„ A moi Louiſon infidelle !
„ Non rien n'me fich'rait plus malheur
„ Que d'être privé de ton cœur. . . .
„ Mon cœur ! n'eſt pas pour un ivrogne.
„ De vin d'Sureſne ou de Bourgogne,
„ La pipe en gueull' ; te vla content,
„ J'épouſerais plutôt Satan
„ Que de faire avec toi minage.
„ J'voulons pour homme, un homme ſage ;
„ Qui m'aime & faſs' ce qui me plaît. . . .
„ Tiens, j'n'irons plus t'au Cabaret.
„ J'en jure par toi, par ma pipe,
„ Quel gros juron pour Jean Philipe !
„ V'là qu'eſt fini : je n'boirons plus ;
„ Quand j'devrois t'en être perclus. . . .

» Voudrois-tu pas me faire accroire
» Que je ne te verrons plus boire.
» Ah ! quand tu n'auras plus c'défaut,
» C'eſt que tu creveras bientôt.
» Tu n'pourrais, c'eſt ta deſtinée,
» Paſſer, ſans boire, une journée....

» C'eſt auſſi vrai qu'ceſt aujourd'hui
» Le lendemain de Samedi....

» Ça m'fait penſer que c'eſt Dimanche.
» Irons-nous manger cette éclanche,
» Dans les fauxbourgs des Porcherons, (1)
» Avec tes amis, ces lurons
» Qui n'aiment qu'à chanter, qu'à rire ?...

» Ah ! je ſçavons qui tu veux dire.
» Oui-dà : j'irons, ſi tu le veux,
» Les prendre tous les deux cheuz eux.
» Mais je n'poſſedons pas la maille :
» S'ils propoſent de fair' ripaille,
» Je n'pourrons payer mon écot....

» N' t'embarraſſe ; ayons du fricot,
» C'eſt le moyen que j' te pardonne....

(1) Les Porcherons, la Courtille, la Villette, Vaugirard, le Petit Gentilly, le Pré Saint-Gervais & la Rapée, ſont les Guinguettes les plus célebres des environs de Paris.

» Queu plaiſir ! donne ta main, donne.
» Tiens, quand j'tenons ce bras dodu,
» Je ferions tout pour toi, vois-tu.
» Pourvu qu'ça ne ſoit pas grand'-choſe,
» Dit *Louiſon*, & ce, pour cauſe.
» Mais avant que d'aller courir,
» D'un œillet j'voulons me fleurir :
» Allons trouver la Bouquetiere
» Du coin d'la rue Platriere. . . .
» Je la connaiſſons : c'eſt Catau.
» Elle a gagné plus d'un noyau,
» Dit *Jean Philipe* ; la friponne
» Entend ſon métier mieux qu'perſonne.
» Tiens, je l'apperçois juſtement
» Qui vient z'à nous tout doucement. . . .
» Parlez, la Femme ou bien la Fille,
» Vendez-nous t'une fleur gentille,
» Pour le beau bijou que voilà ? . . . .
» Avec plaiſir, & j'en ons là,
» Au tour & dedans ma corbeille,
» Dont la ſenteur eſt ſans pareille :
» *Répond Catau.* Regardez-moi
» Ce bouquet. . . Hem. . . il eſt, ma foi,
» Fait z'avec tant d'goût z'et d'adreſſe,
» Qu'il eſt digne d'une Princeſſe. . . .

» Louiſon, il faut t'en parer,
» Dit *Jean Philipe*, & t'en carrer.
» Mais à propos ; on dit la belle,
» Qu'on a fait z'un' Chanſon nouvelle,
» Tout z'eſprès pour vous ; c'eſt y vrai ?...
» Oui : c'eſt vieux même. Au mois de Mai,
» Un Bel-eſprit que l'on renomme,
» Par-tout z'où l'on boit le rogome,
» Me l'a faite en moins d'un clin-d'œil ;
» Y faut qu'il en ait z'un recueil !
» Voulez-vous que je vous la chante ?....
» Oui, car on dit qu'elle eſt charmante.
Répond Louiſon auſſitôt.....
» Écoutez, & ne dites mot.

LA BOUQUETIERE.

RONDE.

Sur l'Air [des deux Chaſſeurs] *Voilà, voilà la petite Laitiere.* (1)

VOILA, voilà la belle Bouquetiere ;
Qui veut acheter ſes bouquets ?
Venez à moi, Filles qui voulez plaire ?
A moi venez Amans coquets. [*fin.*]

(1) Les Airs contenus dans ce Poëme ſe vendent ſéparement notés.

En amour très peu de ſuccès,
Si l'on ne fleurit ſa Bergere :
Une fleur donne un libre accès
Au tendre Amant qui cherche à plaire;
Sans qu'on le refuſe jamais. [*bis.*]
Voilà, voilà, &c.

Sans qu'on le refuſe jamais,
Il peut, ſans être téméraire,
Préſenter des fleurs, des bouquets
A la beauté la plus ſevere ;
Ainſi l'Amour fait des progrès. [*bis.*]
Voilà, &c.

Ainſi l'Amour fait des progrès.
Quand l'Amant n'eſt point mercénaire,
On eſt reconnaiſſante après.
Sa flâme n'eſt point paſſagere,
Comme la roſe & les œillets. [*bis.*]
Voilà, &c.

Avec la roſe & les œillets,
Lorſque leur fraîcheur eſt premiere,
On fait ſa cour à peu de frais :
L'Amant eſt aimé ſans myſtere :
Les fleurs couronnent ſes ſouhaits. [*bis.*
Voilà, &c.

» Ah! dit *Louiſon*, qu'elle eſt belle!
» J' n'en ons pas perdue un'voyelle ;

» J'en ſuis t'en extaſe, ma foi :
» Vous m'feriez t'un plaiſir de Roi,
» De m'en bailler une copie....

» Volontiers... t'nez.— J'vous remercie,
» Dit *Louiſon*, & drès ce ſoir
» Je l'apprendrons : Juſqu'au revoir :
» Voilà trois ſols : adieu la belle....

» Adieu monſieux & mad'moiſelle....
» Adieu, dit *Jean Philipe*, adieu.

» J'n'avons pas t'à marcher un peu :
» Mon cœur, ſi pour t'aller plus vîte,
» Je partions t'à pieds tout de ſuite :
» Qu'en penſes-tu, ma Louiſon ?....

» J'aime à te voir parler raiſon.
» Vas quoique je ſois t'une fille,
» J' ſuis la moins fiere d'ma famille.
» J'avons des jambes pour marcher,
» Et j'allons loin ſans trébucher.
» Ce n'eſt pas comme ces Donzelles
» Qui s' font appeller Demoiſelles,
» Et qui s'font traîner dans Paris
» Pour trois ou quatre de leurs nuits.
» Avec leurs bell's bloucles d'oreilles,

» Elles ſe croyent des merveilles :
» Mais cheuz elles, tous ces brillans
» Sont en dehors ; cheuz nous, en d'dans :
» L'honneur pour ell'eſt un'chimere,
» Cheuz nous c'eſt ce qui nous fait plaire ;
» Et l'on préfére nos haillons,
» A tous ces riches cotillons,
» De bien plus d'une créature,
» Dont l'deſſous n'eſt ſouvent qu'ordure....

» De ces Filles laiſs'-là l'honneur :
» Tu les peins t'à fair' mal au cœur ;
» Quant z'à toi, l'on ſçait que't'es ſage,
» Ni plus, ni moins qu'un'belle image.
» J' te jure qu'ſi tu n' l'étais pas,
» Je cracherais ſur tes appas.
» Ne penſons plus qu'à la tendreſſe,
» Qui doit nous animer ſans ceſſe.
» Avec un vivant comme moi
» Tu n' s'ras jamais t'en déſarroi....

» Ah ! double chien, tu me rends tendre.
» Partons : je n'aimons pas attendre.
» J' voulons éprouver en ce jour
» Toute l'ardeur de ton amour....

» Tu l'peux, je n'manquons pas d'étoffe.
» Je n'aimons pas t'en Phirloſophe.
» Faut-y rire, batifoler,
» Boire, danſer, te cajoler;
» Parle? — Je ne penſons pas d'même.
» Comm' t'y vas! je veux bien qu'on m'aime,
» Qu'on badine; ça ſ'peut z'encor:
» Mais tu poſſed'rais t'un tréſor,
» Avec moi ſi tu paſſais outre,
» C'eſt que j' t'enverrais faire .... *la rime.*
» A mon âge on a d' la raiſon;
» Et m'manquer il n'y fait pas bon....
» Soit: à quoi ſert cette colere?
» Je ne te manqu'rons pas, ma chere:
» Il y va trop de mon honneur;
» Reprens donc ta charmante humeur.
» J'avons t'un Ouvrage tout drôle,
» Où l'on me fait jouer t'un rôle.
» Si tu veux, je t'en fons préſent
» Pour t'étrenner le jour de l'an....
» C'eſt donc comme à la Comédie.
» Ah! j'aimons ça plus que ma vie.
» Depuis que Vadé (1) trépaſſa

(1) Vadé, l'Auteur des Bouquets poiſſards, de la

» On ne rit plus tout comme ça.
» J'voudrions bien le voir revivre.
» J'acceptons de bon cœur ce Livre.
» Que vois-je ? . . . y parle auſſi de moi !
» Louiſon ! j'en reſtons tout coi.
» Tu connais donc l'Auteur Jean Phlipe ? . . .
» Non, où que le Diable me gripe.
» C'eſt un ami du Cabaret,
» Qui l'as trouvé dans un retrait,
» Avec une mince Brochure,
» Digne de la maculature ;
» Et comme c'était un Journal,
» Dont le titre eſt original,
» L'ANNÉE OU L'ÂNE LITTÉRAIRE ;
» Il s'en eſt torché le derrière :
» Heureuſement que celui-ci
» N'eut pas le même ſort. Auſſi
» J' l'ons t'acheté pinte & chopine,
» Et pigeons t'à la crapaudine,
» Qu'enſemble j'avons t'avalé
» Afin qu'il n'en ſoit plus parlé. . . .

Pipe caſſée, des Lettres de la Grenouillere, de Jerôme & Fanchonnette, Ouvrages burléſques, dans leſquels il s'eſt diſtingué particuliérement.

» Je ne ſuis jamais plus contente,
» Que quand j'ons t'un Livre qui chante.
» Cela me fait reſſouvenir
» D'un impromptu, fait z à loiſir,
» Dont l'Auteur eſt mon parent; dame
» Il a d' l'eſprit ſtila dans l'ame.
» Voila le titre; écoute bien:
» LEÇONS AUX FILLETTES DE BIEN.

ARIETTE.

Sur l'Air [du Déſerteur] *J'avais égaré mon fuſeau.*

FILLES qui faites un Amant,
Le plus aimable eſt le plus traître;
Il n'eſt pas chiche de ſerment,
Quand il s'agit de ſon bien être.
Ce n'eſt point tant à votre cœur
Qu'il en veut, mais à votre honneur. } *bis.*

Si les Fillettes penſaient bien;
Au lieu d'écouter les fleurettes,
Alls' n'accorderaient jamais rien,
A tous ces diſeurs de ſornettes.
Tous les garçons ne les aimont
Que pour le petit bien qu'all'ſont. } *bis.*

» Cette chanſon n'eſt pas ſi chienne,
» Dit *Jean Philipe*, & vaut la mienne.

» Quand elle ſerait faite exprès,
» J'allons te répondre à peu près.
» L'Auteur eſt d'la premiere claſſe.
» Ouvre les yeux & point de grace.
» Tu vas convenir, en un mot,
» Qu'un Amoureux eſt un grand ſot :
» Et quoique je ſois dans le nombre,
» Je n'en ſuis pas pour ça plus ſombre.

LE POUVOIR DE L'AMOUR.

ARIETTE.

Sur l'Air : *Filles qui faites un amant.*

SI l'homme était indifférent
Pour tout ce qu'on appelle filles,
On les verrait, j'en ſuis garant,
Fuſſent-elles même gentilles,
Aux pieds de l'homme tous les jours,
Faire la patte de velours. } *bis.*

On ne verrait plus la fierté
Regner chez une belle femme :
On ne vendrait plus ſa beauté ;
On ne ferait plus tant la dame ;
Et tout le ſexe, en un moment,
Deviendrait ſouple comme un gand. } *bis.*

Mais l'homme, hélas ! n'a point de cœur,
Ou bien c'eſt par foibleſſe d'ame :

En croyant faire ſon bonheur,
Il prend ſouvent diable pour femme.
Voilà le fruit de ſes deſirs : } *bis.*
Pour la femme ſont les plaiſirs. }

» Allez, meſſieux les bons apôtres,
» Tout le plaiſir eſt pour vous autres :
» Dit *Louiſon* : j' n'ons qu'du chagrin;
» Et la peine eſt notre deſtin....

» En vla t'aſſez ſur ce chapitre....

» Ce que j' diſons eſt à bon titre.
» Mais allons trouver tes amis ;
» Y ſont peut-être en leur taudis.
» J' irons t'enſemble à la Guinguette :
» De la joie, allons faire emplette.
» Paraiſſons-là ſur le bon ton,
» Et faiſons t'un grand gueuleton.
» Y faut que chacun nous regarde.
» Vas, vas, je ſuis t'une gaillarde,
» Comme on n'en voit pas t'au concert,
» Quand'z'y faut chanter au deſſert.
» On peut, ſans être Bourbonnaiſe, (1)

(1) Nom d'une fille publique du Pont au Bled, ſur laquelle on a fait une Chanſon qui l'a immortaliſée à ſa honte.

» Là, ſe goberger à ſon aiſe.
» On rira peut-être de nous;
» Je m'en moque comme d'un poux;
» Et ſi quelqu'un nous cherche noiſe,
» Je l'envoirons paître à Pontoiſe....
» Partons, ma chere, de ce pas,
» Dit *Jean Philipe*, & prens mon bras.

Pour ne pas les perdre de vue,
Je cours, je les ſuis dans la rue.
Je prévoyois que ces Amans
M'allaient donner mille agrémens.
Mais en attendant d'autres Scenes,
Dont j'obmettrai les plus obſcenes,
Je vais diſpoſer mon cerveau
A commencer un Chant nouveau.
Tout calculé; ſans rien rabattre,
Il faut que j'en faſſe encor quatre:
Et c'eſt beaucoup pour moi chétif,
D'un eſprit peu récréatif,
D'entreprendre un pareil Poëme,
Et d'aller juſqu'au Chant cinquieme:
C'eſt là le *hic*, mon cher Lecteur.
» Mais, ſi content de mon labeur,
Votre eſprit un peu s'en amuſe,

Je

Je vais encor prier ma Muſe,
Et grimper au ſacré Vallon,
Comme un des enfans d'Apollon;
Quoique j'en craigne fort la chûte,
Rien, pour plaire, ne me rebute.

O Vous, qui donniez à Vadé
Ce ton badin & hazardé,
Dont ſa verve fut l'inventrice;
Comme à lui rendez-moi ſervice;
Daignez venir à mon ſecours:
A votre gaité j'ai recours.

Quant à toi, Muſe de Voltaire,
De ton aide je n'ai que faire.
Ici le ſublime ennuierait,
Et ce n'eſt pas-là mon projet.

Heureux! ſi de ma faible lyre
Je peux tirer des ſons pour rire:
De mon mieux je vais la monter,
Afin de pouvoir vous chanter:

ÉPILOGUE.

POT-POURRI.

Air (du Roi & le Fermier) *Ce que je dis eſt la vérité même.*

NON, rien ne coûte à celui qui veut plaire:
Les ſoins, la peine & le danger

Ne ſont pour lui qu'une charge légere,
Qu'avec tranſport il oſe enviſager : [*fin.*]
Réuſſir eſt ſon eſpérance.
Si je parviens à ce dégré d'honneur,
Je n'ai point aſſez d'éloquence
Pour exprimer tout mon bonheur.

Non, rien ne coûte, &c.

Air [d'Iſabelle & Gertrude] *Un ſecret ennui me dévore.*

Pour une charmante Maitreſſe,
L'homme ſoupire avec ardeur:
Lorſqu'il a ſçu toucher ſon cœur
Elle couronne ſa tendreſſe.
Cette maitreſſe eſt vous, Lecteur :
Que ma Satire
Vous faſſe rire,
Je ne veux point d'autre faveur :
Je ſuis au comble du bonheur. [*bis*]

Mais il eſt tems que je finiſſe ;
Adieu, Lecteur : Dieu vous béniſſe.
Ce premier Chant eſt aſſez long,
Et je vous renvoye au ſecond.

Fin du premier Chant.

LE WAUX-HALL POPULAIRE.

CHANT II.

L'ENTHOUSIASME est l'ame des Poëtes ;
Profond Voltaire si vous l'êtes,
C'est à ce feu que nous devons
Vos plus riches productions ;
Et si votre fertile Verve
Se fut conduite par Minerve,
On n'aurait vû dans vos Ecrits,
Qui ne charment pas moins Paris,
Qu'une morale saine & pure,
Comme l'Auteur de la Nature
L'inspire à tout homme de bien :
Vous n'êtes pas moins bon Chrétien ;
Et ce que vous venez de faire
En est une preuve très-claire.

Je dis votre Confeſſion (1)
Que l'on tourne en dériſion :
Pour moi je crois, comme bien d'autres,
Qu'avez eu peur d'aller aux péautres. (2)
Un tel eſpoir eſt effrayant,
Et l'Enfer n'eſt pas attrayant.
Ainſi celui qui ſort du monde
Doit attraper l'Eſprit immonde,
Et tout Chrétien a ce pouvoir,
En ſe rangeant à ſon devoir.
Vous l'avez fait, j'en ſuis bien aiſe ;
Et ſur votre compte on s'appaiſe.
Les Dévôts, comme aux Immortels,
Déja vous dreſſent des autels....
Lecteur, ne prens point pour ſarcaſme,
Ces Vers dûs à l'enthouſiaſme,
Ou plutôt à la vérité ;
Je foule aux pieds l'impiété :
Il n'eſt rien que je ne ſoutienne
Pour la Réligion Chrétienne....

---

(1) Il a paru à Genêve une Brochure intitulée : *La Confeſſion de Foi de M de Voltaire*, contenant des Lettres de M. l'Evêque d'Annecy ſur la Communion Paſchale, avec les Réponſes édifiantes de M. de Voltaire, &c &c. &c dont on a defendu le débit à Paris

(2) Aux Diables.

Alte là, me dit-on tout bas ;
De feu de Vadé tu ſuis les pas ;
Il écrivait pour faire rire,
Sans même penſer à médire :
Diſpoſe-toi donc comme lui,
A remédier à l'ennui
Que donne ſouvent un Ouvrage
Sorti du cerveau creux d'un Sage.
Pour le peuple il faut des écrits,
Sur tout pour celui de Paris.
Amuſes-nous de ſes folies,
Sans nous donner des homélies....

C'eſt-là mon but & mon ſouhait :
On eſt trop heureux quand on plaît.
C'eſt aſſez diſcourir : je brûle
D'interrompre ce préambule,
Et reviens à nos Amoureux :
J'étais, je l'ai dit, derriere eux.

Chemin faiſant, nos bonnes ames
Parlent de leurs conſtantes flâmes.
Ce qu'ils dirent, je n'en ſçais rien,
Auſſi l'on s'en paſſera bien.
Jean Philipe, en veſte fort blanche,
Et l'un de ſes poings ſur la hanche,
Faraudait avec Louiſon,

Qui portait ſon plus beau jupon.
Un caſaquin couleur de paille,
Fait au plus juſte ſur ſa taille,
Qui d'indienne paraiſſait,
Aſſez proprement l'habillait :
Lorſque pour ſurcroît d'avantures,
On leur jette un ſeau plein d'ordures.
Bonnet & veſte en ſont couverts.
De Louiſon les rubans verds,
Fichu, corſet, belle cornette,
Sont gatés avec la manchette.
Ils font tapage, font ſabat ;
Montent tous deux dans le grabat
D'où l'on avait jetté l'ordure,
En proférant plus d'une injure ;
Veulent qu'on paye leurs habits,
Qu'ils eſtiment quatre louis....

» Quatre louis ! dit une femme
Agée & prête à rendre l'ame.
» J' n'avons jamais eu tant d'argent.
» Mais quand j' les aurions t'à préſent,
» Faudrait que je fuſſions bien bête,
» Pour vous les jetter à la tête ?
» Vos habits ſont ſi bons, ſi beaux,

» Qu'on n'y voit que loque & lambeaux.
» Croyez-vous d'moi faire une dupe ?
» Auriez-vous t'une meilleur' jupe,
» Et vous des habits moins usés,
» Six francs, ma foi, seraient assez....
» Six francs, pour valeur de nos z'hardes!
» Comme il est vrai qu'tu nous regardes,
» Avec tes petits vilains yeux,
» Bordés de rouge & chassieux,
» Dit *Louison*, y faut qu'tu payes,
» Et que de tout, tu nous défrayes.
» Cherche vîte dans ton taudis,
» Et nous baille au moins trois louis ?
» Mais l'argent est pour toi, carogne,
» Ce qu'est aux chiens une charogne.
» Vieille guenon, conviens plutôt
» Qu' t'as peur d'entamer ton magot.
» Mais paye ou j' tombons sur ta viande....
» Les battus payront-ils l'amende,
» Dit *Jean Philipe* ? & j'aurons tort :
» Par la ventre bleu, par la mort,
» Si tu ne veux nous satisfaire,
» J'allons t'appl'er t'un Commissaire
» Qui te f'ra payer vant' t'en z'en....

» On m'mettra plutôt z'au carcan.
» De l'argent ! Eh ! mais j' ſerions folle
» D'vous en bailler ſur votr' parole ;
» Et ſi vous en tatez, ma foi,
» Ce s'ra du Diable & non de moi
» Faites venir t'un Commiſſaire ;
» J'e n' le craignons pas ; & j'eſpere,
» Dès qu'il aura vû vos haillons,
» Que vous en ſerez les dindons. . . .

Louiſon, à cette inſolence,
S'emportant avec violence,
Prend la Vieille par les cheveux :
Si Jean Philipe entr'elles deux,
Ne ſe fut mis avec prudence,
Très-mal allait tourner la chance.

» Crions, dit-il, au Guet : Au Guet.
A peine dit, auſſitôt fait.

Le Guet ne vient pas tout de ſuite ;
Auſſi pour qu'il vienne plus vîte,
Jean Philipe court le chercher.

La Vieille n'oſait pas broncher.
Louiſon, repoſant ſa bile,
La reluquait d'un air tranquille ;

Et

Et lui lâchait de tems en tems,
Quelques gros mots des plus piquans.
La Vieille était, quoique rétive,
Dans une rude alternative,
En attendant le Guet qui vint.
Elle raconte ſon chagrin,
Se plaint bien fort qu'on l'aſſaſſine;
Et fait voir du ſang ſur ſa mine.
» La paix, *dit le Sergent*, la paix:
» Comment juger votre procès?
» Que Madame daigne m'inſtruire.
Louiſon, avant de rien dire,
Montre ſes habits, & fait voir
Qu'ils ſont gâtés, ſans nul eſpoir
D'en faire déſormais uſage,
Les mettant même au blanchiſſage:
Que l'ordure qui les gâtait,
Et qui ſi fort les infectait,
Provenait de cette Guénipe. . . .
» Rien n'eſt plus vrai, dit *Jean Philipe*. . . .
Tous les trois ſe plaignaient encor,
Quand la Vieille offre un louis d'or. . . .
Ah! que l'argent fait de merveilles!
Jean Philipe ouvre les oreilles;

Et Louiſon de ſes deux yeux,
Fixe ce métal précieux.

Allez, *dit-elle*, au Guet; Madame
„ Nous paraît z'une brave femme.
„ Quoiqu'elle ait z'un air ſépulchral,
„ Je ne lui voulons plus de mal:
„ J' nous contentons de cette ſomme....
„ Oui, que le Diable vous aſſomme,
Reprit la Vieille: en regrettant,
En elle-même ſon argent.

Le Guet, n'ayant plus rien à frire,
Comme il eſt venu, ſe retire:
Pour Jean Philipe & Louiſon,
Tous deux ſont gais comme pinſon....

„ J'avons de quoi faire la fripe,
„ Grace à cette vieille Guénipe:
„ Nos habits ne s'ront pas perdus;
„ Et ſecs, il n'y paraîtra plus.

Ainſi parlant ils cheminerent,
Juſques à ce qu'ils arriverent
Chez leur bon ami Sans-Souci,
Où Turlupin était auſſi.

Après quelque cérémonie,

Courte en pareille compagnie,
Louiſon ayant chaud beaucoup,
On propoſa de boire un coup :
On parla de Guinguette : ils burent
Tous trois juſqu'à ce qu'ils y furent.
Je crois vous l'avoir déja dit ;
Turlupin avait de l'eſprit ;
Et Sans-Souci, d'humeur charmante,
Et dont la voix était perçante,
Chantait, lorſqu'il avait bien bu,
Ainſi qu'on dit, comme un perdu.

Turlupin avait pour maitreſſe,
Qu'il aimait même avec yvreſſe,
Une vendeuſe de poiſſon,
Qu'on nommait la belle Suzon.
Avant d'aller à la Guinguette,
De la Belle ils firent l'emplette ;
Et ſe donnant chacun le bras,
Les voilà partis de ce pas.

Chemin faiſant, ils propoſerent
De chanter ; ce qu'ils accepterent.
Avant ils firent un accord,
A qui braillerait le plus fort.
» Comme l'amitié nous aſſemble,

» *Disaient-ils*, je chant'rons t'ensemble.

Leurs accords étaient si bruyans,
Qu'ils étourdissaient les passans.
Voici cette Chanson si belle,
Que je rapporte telle quelle.

LES CHARMES DE LA GUINGUETTE.

VAUDEVILLE.

Sur l'Air : *La Bourbonnoise.*

A La Guinguette } *bis.*
On se réjouit.
Le grand, le petit
Y font goguette :
On s'y divertit,
On boit, on rit.

Que le Dimanche } *bis.*
Est rempli d'appas!
Les bons cervelats,
La bonne éclanche ;
Les bons cervelats
N'y manquent pas.

On fait ripaille, } *bis.*
Mais de tout son cœur.
Le petit Seigneur
Et la Canaille,

Le petit Seigneur
S'y trouve en chœur,
Une salade
Et de mauvais vin ; } bis.
On a soif & faim,
On boit razade ;
On a soif & faim ;
Tout est divin.

On rit, on danse
Avec agrément ; } bis.
Chacun est content
De sa pitance ;
Chacun est content
Pour son argent.

Pleine allégresse
Regne en ce séjour. } bis.
A parler d'amour
Chacun s'empresse ;
Pour parler d'amour
On prend son tour.

Jeunes Fillettes
Encor sans désir ; } bis.
Craignez le plaisir
Des amourettes,
Car le repentir
Suit le plaisir.

A peine nos braves Lurons
Eurent-ils finis leurs Chanſons,
Qu'aux Porcherons ils arriverent,
Et qu'au Cabaret ils entrerent.
Ils font un tour dans le jardin,
Où raclait le bon vieux *Crin-crin.*
Sous un berceau fait pour l'ombrage,
Nos Champions ſuans à nage,
Entrerent : Sur des tabourets
Ils prennent place. Aux Cabarets,
Tout eſt confondu pêle mêle.
On voit la tendre Philomèle,
Maitreſſe Servante à Paris,
Près de ſon cher Berger Pâris ;
Le Carabin en Petit-Maître,
Qui d'importance ſe croit être,
Et le Faraut en falbalas
Qui près d'Iris fait des hélas !
Croyent chacun leur coterie
La plus aimable compagnie.
Mais je m'égare, & nos Grivois,
Que de mes yeux toujours je vois,
A table avec chacun un verre,
En attendant la bonne-chere,

Boivent un coup. Jamais le vin
Ne parut bon qu'en leur feſtin.
Mais ce n'eſt pas le tout de boire,
Il faut remuer la mâchoire :
Jean Philippe ſe leve & dit. . . .

„ J'avons trétous de l'appétit,
„ Perſonne de nous n'eſt malade :
„ J'allons commander t'un' ſalade
„ Avec un' bonne éclanche au jus,
„ Quelques œufs durs & rien de plus. . .

„ C'eſt parler ça, tout comme un Ange,
„ *Dit Turlupin* : Pourvû qu'on mange,
„ N'importe, & que ce ſoit du bon :
„ N'eſt-y pas vrai, belle Suzon ?
„ On ſe paſſe bien de bécaſſe :
„ Quand on z'a faim, tout ſe fricaſſe. . . .

„ Oui, *repart Suzon* ; comme on dit ;
„ Il n'eſt chere que d'appétit.

Dans la cuiſine eſt Jean Philipe.
Il en revient avec la fripe,
Suivi de deux ou trois garçons
Gros & gras comme des chapons :
Et quoique vétus à leur aiſe,
Leurs habits étaient noirs de graiſſe. . . .

La table, de cinq à ſix plats
Remplis de mets peu délicats,
Qu'on trouverait bons en Carême,
Fut couverte dans l'inſtant même.
L'un, d'un mince alloyau roti,
Etait orné : L'autre rempli
De bœuf qu'on nomme à la Royale,
Et dont le plat me parut ſale,
Accompagnait l'éclanche au jus,
Sauce où n'entre point de verjus.
Enſuite on voyait la ſalade,
Mais poivrée à boire raſade,
A côté des œufs durs. Ce mets,
Pour bien des gens, a des attraits,
Et ce fait me ſemble notoire :
Mangez des œufs, il faut plus boire.
Les yeux fixés ſur l'alloyau,
Chacun convoitait ſon morceau :
On leur en ſert ſur une aſſiette,
Qui dans moins d'un inſtant eſt nette.
Nos gens tombent deſſus, Dieu ſçait !
L'on boit, l'on mange & l'on ſe tait.

Tandis qu'ils mangent comme quatre
Je vois de loin quelqu'un ſe battre ;

[Ce n'eſt point-là comme au Waux-hall ; (1)
Ici ſe fait du bacchanal ;
D'un côté c'eſt les ris, la danſe,
Et de l'autre entiere bombance.]
Je cours ; mais c'eſt pour voir la paix :
On ſéparait nos deux Gourmets.
Le ſujet de cette querelle,
Etait pour une Demoiſelle,
Qui goûtait avec ſon Amant
Tête à tête fort décemment.
Un Faraut, la trouvant jolie,
L'embraſſe avec effronterie,
En préſence de ſon Amant.
Eſt-il un affront plus ſanglant ?
Auſſi fit-il ce qu'il dût faire ;
Il jetta d'un ſoufflet, par terre,
Notre eſcamoteur de baiſer :
Il allait encor lui lancer
Un coup de poing ſur la mâchoire :
On le retint : Voilà l'hiſtoire.
Ce jeune Amant plein de courroux,

(1) On entend ici par Waux-hall, les Fêtes que donnent les ſieurs Torré, Ruggieri & autres ; y compris le Waux-hall de la Foire Saint-Germain.

Rejoignit ſa Belle aux yeux doux.
Quoiqu'au Cabaret, cette Fille
Me parut être de famille;
Et ſatisfaite, au fond du cœur,
De revoir ſon Amant vainqueur,
Elle l'embraſſa de maniere
A voir qu'il avoit ſçu lui plaire.
Mais laiſſons-là ces Amoureux.
A quelques tables derriere eux,
On répétait un Air de chaſſe.
J'obtins, pour l'entendre, une place,
Et ne perdis pas un inſtant.
Un Gaillard diſpos & content,
Buvant, chantant à pleine gorge,
Comme un Forgeron à ſa forge,
Nous entonna cette Chanſon,
Qu'il débita ſur le bon ton.

LE FRANC BUVEUR.

CHANSON DE TABLE.

Sur l'Air : de la Chaſſe de la Garde. *Eh ! quoi, tout ſommeille.*

VOLUPTÉ charmante,
Chez toi tout enchante;
Oui, le bon vin

Dissipe le chagrin.
Sans mélancolie,
Passons notre vie :
C'est la gaité
Qui donne la santé. [*fin.*]

Faire à sa guise,
C'est-là ma déviſe ;
Et quoiqu'on en dise,
Je bois à longs traits.
Ma femme gronde ;
Mais las ! dans ce monde,
On ne peut jamais
Jouir de la paix.

Volupté charmante, &c.

Point d'oisiveté
Dans cette fête :
Que chacun s'apprête,
Sur ma volonté,
De vuider en *chorus*
Quatre verres & plus
De ce divin jus,
Au Dieu Bacchus.

Volupté charmante, &c.

MENUET.

Suite du même Air.

A toujours rire & boire employrons-nous le tems ?
Dans notre yvreſſe,
Il eſt des momens
Où nous pouvons jouir de ces plaiſirs charmans,
Que la tendreſſe
Procure aux Amans.
Un Buveur amoureux profite avec adreſſe,
Dans un repas joyeux,
De ces plaiſirs délicieux.
A toujours rire & boire employrons-nous le tems ?
Dans notre yvreſſe,
Il eſt des momens
Où nous pouvons jouir de ces plaiſirs charmans,
Que la tendreſſe
Procure aux Amans.

Volupté charmante, &c.

D'entendre chanter avec grace,
Jamais notre eſprit ne ſe laſſe.
Cette Chanſon me plut beaucoup.
J'avois beſoin de boire un coup;
Et ſans nulle cérémonie,
Je quittai cette Compagnie.
Je m'approchai de mes Lurons,
Et m'apperçus que leurs Tendrons

Vous vuidaient auſſi bien leur verre,
Que Jean Philipe & ſon Compere.
Quoiqu'ils me paruſſent dodus,
Ils n'étaient pas encor rendus.
Ils ont encor trois plats de reſte.
Rien, dans ces lieux, ne les moleſte;
Et duſſent-ils tous cinq crêver,
Il faut les laiſſer achever,
Et tant qu'ils ſouhaiteront, boire.
Leur appétit invitatoire
Me dit d'en aller faire autant.
Ce que j'exécute à l'inſtant.

Voilà deux Chants, c'eſt peu de choſe.
Dieu des Vers, qui de moi diſpoſe,
Prête-moi de nouveaux accens
Pour orner mes trois autres Chants.

Anime-moi de cette audace,
Dont s'égayait ſouvent Horace:
Rends mon ſtyle leger, ouvert,
Ainſi que celui de Vert-Vert:
Fais que mes Chants ſoient énergiques
Et mes expreſſions comiques.
Avec ces dons ſi précieux,
On eſt le favori des Dieux.

En me rendant un tel ſervice,
Tu m'aſſures un ſort propice.
Je deviendrai célèbre Auteur,
Compilateur, Commentateur.
Je pourrai, ſuivant mon ſyſtême,
Faire imprimer & vendre même
Mes Œuvres & celles d'autrui,
Comme L** (1) fait aujourd'hui.
Qu'il ne ſoit plus d'Auteurs pietres.
La qualité d'Homme de Lettres,
Suffira pour être Marchand
De ſon eſprit à tout venant.
Enfin, Muſe, pour tout ſalaire,
De pauvre Auteur fais-moi Libraire.

Fin du ſecond Chant.

(1) Le Soi-diſant Commentateur des célèbres Tragédies de l'immortel Racine, qui, comme Homme de Lettres, s'eſt cru autoriſé de faire le commerce de la Librairie, & qui cependant regarde les Libraires comme des êtres au-deſſous de lui : c'eſt bien les avilir. Le ſieur L** de B*** devrait ſentir qu'on n'a ſouſcrit pour les Œuvres de Racine, dont il eſt Editeur, qu'à cauſe de la beauté de l'impreſſion, des caracteres, du papier, & des figures dont chaque Tragédie eſt ornée, & non pas pour les Commentaires qu'on ne lit point.

LE WAUX-HALL
POPULAIRE.

CHANT III.

DANS ces Lieux où chacun s'enyvre,
Où ſans argent l'on ne peut vivre ;
[Car je ne ſçais point de pays
Où l'on eſt hébergé gratis.]
Daignez venir, Gens flegmatiques,
Bilieux & mélancoliques :
Rien n'eſt tels que ces Cabarets,
Pour s'égayer à peu de frais.
Venez contempler l'allégreſſe :
Elle attire ici la jeuneſſe :
Tout y reſpire la gaité
Propre à vous rendre la ſanté.
Venez admirer les poſtures
De ces fringantes Créatures
Qui, ſans rougir de leurs excès,

Là, boivent l'Amour à longs traits ;
Et qui ne trouvent de reſſource,
Que dans le fond de votre bourſe.
Moi, qui vous parle, de mes yeux,
Je vois ce tableau curieux ;
Je me promene, & chaque table
Préſente un aſpect agréable.
Toutes ſont pleines de Lurons,
Gens déterminés, fanfarons,
Qui boivent bien & font ripaille ;
Et quand ils n'ont plus de mangeaille,
S'en vont danſer un cotillon,
Avec une aimable Dondon.
Il n'eſt point-là de Perronelle ;
Et chacun, avec ſa Donzelle,
Eſt libre de parler, danſer ;
S'il veut même de l'embraſſer,
Sans que l'on y trouve à redire.
Chaque table offre de quoi rire.
J'en vois une : Autour d'elle aſſis,
Paraiſſent quatre bons amis.
Comme à chanter un d'eux s'apprête,
Pour les entendre je m'arrête ;
Mais ne croyez pas, quoiqu'ailleurs,

Que j'oublie mes Riboteurs.
Les bons vivans trop m'intéressent ;
De bien manger ils ne cessent.
Ils sont tous fort gais & contens ;
Laissons-les là pour quelques tems.
J'entens devant moi que l'on chante
Une Chanson toute charmante ;
Puisse-t-elle vous amuser ?
Mais chut... on va la commencer.

RIEN NE RÉSISTE A L'AMOUR.

ROMANCE DE TABLE.

Sur l'Air [d'On ne s'avise jamais de tout] *Jusques dans la moindre chose.*

DE l'Amour vive les charmes !
Sans lui tout va de travers ;
Si l'on ne lui rend les armes,
Si l'on ne porte ses fers,
Tout languit dans la Nature ;
Ce Dieu soumet à ses loix
La plus simple créature,
Sans en excepter les Rois.

Mineur.

Il semble que l'on respire,
Lorsque l'on aime une fois :

Heureux le cœur qui soupire
Et qui fait un heureux choix !
Le bonheur, dans la Nature,
N'existe que par l'Amour ;
Le Philosophe en murmure,
Et lui-même aime à son tour.

Majeur.

C'est pour l'Amour de la gloire,
Qu'un Guerrier vole aux combats.
C'est pour exciter à boire,
Que l'on chante en un repas.
L'un court après la victoire ;
Heureux s'il revient vainqueur !
L'autre à chanter, rire & boire,
Borne là tout son bonheur.

» Cette Chanson est très-jolie ;
» J'en aime l'air à la folie ;
» *Dit l'un d'eux* ; mais il faut trinquer ?
A ça l'on ne put répliquer.
» Buvons, dit-il, coûte qui coûte,
» Et jusqu'à la dernière goûte.
» A la santé de nos yeux doux ?
» C'est bien penser, *dirent-ils tous.*
Chacun parla de sa Maitresse,
Comme ayant toute sa tendresse ;

En conſéquence à leurs ſantés,
On but deux verres bien comptés....
» Mais ſi nous chantions à cette heure:
» Allons que la voix ſupérieure
» Chante. — C'eſt aux derniers les bons.
» J'attens vos exclamations,
» Lorſque je chanterai la mienne;
» *Repart un autre*: — A ça ne tienne;
» *Dit le troiſieme*; il faut chanter:
C'eſt ce qu'il fit ſans héſiter.

LES CAPRICES DE LA FORTUNE.

VAUDEVILLE.

Sur l'Air [Muſette de Naïs] *Sachez qu'au Village j'ons de la vertu.*

Sans fortune, hélas! que de miſeres!
Sans elle à peine exiſterions-nous;
C'eſt-elle qui fit vivre nos peres;
C'eſt-elle qui rend notre ſort doux.
Tout le monde auſſi lui rend hommage;
Souvent le plus ſage
Eſt le moins heureux.
Un intrigant qui ne ſait pas lire,
Encor moins écrire,
Voit combler ſes vœux.
Tant que cette Déeſſe eſt propice,
Et qu'elle vous fait un bon accueil;

Profitez des offres de ſervice
Que vous font l'intérêt & l'orgueil.
Ménagez les faveurs de la Dame ;
Cette bonne femme
Elle n'y voit pas.
Plus de biens ; dont vos amis s'engraiſſent ;
Les traîtres vous laiſſent
Seuls dans l'embarras.

Chers amis, dans le ſiecle où nous ſommes,
Travaillons pour vivre avec honneur.
Sans le travail que feraient les hommes ?
C'eſt leur fortune, c'eſt leur bonheur.
Loin de nous, l'indigente pareſſe.
Le cœur & l'adreſſe
Donnés aux humains,
Sont, pour acquérir toute richeſſe,
Sans nulle baſſeſſe,
Toujours dans nos mains.

Après compliment ordinaire,
Au Chanteur on emplit le verre ;
Et chacun but à ſa ſanté,
De la meilleure volonté.
On trouva ſa Chanſon fort belle ;
Le tableau ſincere & fidele :
On fit l'éloge de l'Auteur,
Qui n'était point-là, par malheur.

Mais, que vois-je ? O Ciel ! quel tapage !
On se déchire le visage ;
Deux femmes, je crois, font aux mains :
Bonnets en l'air & casaquins
Sont en pieces. Ces deux Furies,
Ou pour mieux dire ces harpies,
De leur cris font retentir l'air.
Les coups de poings, comme l'éclair,
Volent sur ces pauvres carcasses,
Avec de terribles ménaces :
Et ce courroux si furieux,
N'était que pour un Amoureux.
Une des deux, c'est la plus forte,
Dit :

» Chienne, que le Diable emporte,
» Tu me f'ras t'un pareil affront !
» A moi, des cornes sur le front !
» Vas, vas, je n'ons pas la berlue :
» Que j'te voye encor dans la rue,
» Où dans le moindre Cabaret,
» Avec le tendre Amant qui m'plaît :
» J' te jurons, foi de brave Fille,
» Que je t'écrase & t'éparpille,
» Ni plus, ni moins qu'un puceron

» Que j' trouverais ſur ton giron.
» Apprens qu' j'en veux faire mon homme.
» S'il ne l'eſt pas, vois-tu, j' t'aſſomme.....
» Mais, *répond l'autre*, ai-je tort, moi?
» D'où vient m'a-t-il promis ſa foi?
» Si ton Amoureux eſt un traître,
» Il n'a qu'à, ma foi, s'aller paître.
» C'eſt encore un bel homm' de bran:
» Comme lui j'en trouverons cent.
» Vas, ne penſe pas que j'en chomme.
» Les Amans croiſſent comm' le baume.
» J'ons d'la jeuneſſe plus que toi:
» Ils reviendront toujours t'à moi.....
» Tu m' fais rire avec ta jeuneſſe.
» Moi, j'ons l'âge de la tendreſſe:
» Apprends, trigaude, à vingt-cinq ans,
» Qu'on ne manque jamais d'Amans.
» Eſt-ce avec ton viſage blême,
» Creux, maigre & long comme un Carême,
» Que tu feras t'un Amoureux?
» Y faudrait donc qu'il n'eut pas d'yeux?
» Encor ſi t'avais de la graiſſe;
» Ça rend z'un Amoureux bien aiſe.
» Regarde; vois mon ſein, mes bras;

» Ça s'magne encor ; ça des appas ;
» Et lorſqu'un homme les empogne,
» Ça l'rend yvre comme un yvrogne ;
» Yvre d'amour, entens-tu bien :
» Mais toi, quel eſt le pauvre chien,
» Qui peut te regarder en face,
» Sans faire auſſitôt la grimace ?
» Car, entre nous, que peut-on voir
» Dans tout ton corps ? Le déſeſpoir.
» Je ſçavons te rendre juſtice. . . .
» Tu voudrais que j'te répondiſſe,
» *Dit l'autre*, mais non, par ma foi :
» Je ne ſçais pas gueuler comm' toi.
» Pour aujourd'hui j' te faiſons grace ;
» Car de t'échigner je ſuis laſſe.

Pour moi, voyant que leurs débats,
De ſitôt, ne finiraient pas,
Je laiſſai ces bonnes Commeres,
Se traiter encor de mégeres ;
Et m'en retournai vers ces Gens
Qui m'avaient flatté par leurs chants.
Ils parlaient de cette querelle.
L'un d'eux, en Orateur fidele,
Rapportait les mêmes propos,

Pour ainſi dire, mots pour mots.
Tous, ſans perdre un coup de mâchoire,
Rirent beaucoup de cette hiſtoire,
Burent quelques verres de vin.
Et moi, m'ennuyant à la fin,
J'allai du côté de la danſe;
Quand j'entendis: Faites ſilence,
Meſſieurs; notre ami va chanter.
Je m'approchai pour écouter.
Cette Chanſon me parut faite
Sur une nouvelle Arriette.

LES DANGERS DE L'HYMEN, ROMANCE.

Sur l'Air [d'Iſabelle & Gertrude] *Vous reſpirez le parfum d'une roſe.*

Ou ſur l'Air: [Muſette de M. Desbroſſes] *Dans nos Hameaux la paix &c.*

RIEN n'eſt plus doux d'aimer ce que nous aime!
Ainſi l'Amour devrait unir les cœurs.
Pour deux Amans c'eſt le bonheur ſuprême
Que de jouir de ſes tendres faveurs.
Le Dieu d'Hymen qui fait ſouvent nos peines
Ne ſerait plus redouté des mortels:
Avec plaiſir on porterait ſes chaînes;
Par tout le monde il aurait des autels.

Ah!

Ah ! que je plains ces triſtes Hymenées,
Que l'intérêt fait faire impunément :
Sans ſe connaître, unir les deſtinées
De deux Epoux, ah ! quel aveuglement !
L'Amour devrait faire les mariages,
Qui, ſans lui, ſont ſouvent infortunés :
Langueurs, ennuis, ſont les fruits des menages,
Que la tendreſſe n'a point couronnés.

Après cette Chanſon finie,
Je quittai cette compagnie
Qui ne manqua pas d'applaudir
Le goût du Chanteur. Sans mentir
L'air eſt agréable à l'oreille ;
Bien chanté, c'eſt une merveille.
Mais je retourne à mes Héros :
Je les trouvai gais & diſpos.
On entend bien que je veux dire
Les Grivois, de qui j'oſe écrire
Les faits & crouſtilleux exploits.
Pour chanter ils étaient aux voix.
Sans-Souci, comme la plus forte,
Sans égard pour Suzon, l'emporte... :
» Pour ne point faire de jaloux,
» Vous chant'rez t'avec moi trétous,
» *Dit-il*, le refrain qui commence :

» N'ayez donc point d'impatience.
» D'ailleurs, vous n' vous r' pentirez pas,
» D' m'avoir donné ſur vous le pas.
» Ma Chanſon eſt neuve & jolie;
» C'eſt, dit-on, une Parodie
» De la Ronde, Air des plus flatteurs,
» Qu'on a tiré des MOISSONNEURS, (1)
» Piece où regne trop de morale,
» Mais très comique & ſans égale.
» Elle fait aimer la vertu.
» Moi, qui vous parle, je l'ons vu.
» Quand je m' la rappelle, il me fiche,
» Comm' Candor, de n'être pas riche.
» Mais ſi je n' pouvons fair' plaiſir,
» Je n'en ons pas moins le deſir.
» C'eſt trop auſſi vous faire attendre
» La Chanſon qu' vous allez entendre.

---

(1) Comédie excellente, & qui fera toujours un honneur infini à ſon Auteur.

LES TABLEAUX DE LA GUINGUETTE.

RONDE DE TABLE.

Sur l'Air [des Moiſſonneurs] *O ! le bon tems que la Moiſſon.*

LA Guinguette, ah ! l'joli ſéjour !
On y boit, on y fait l'amour. [*fin.*]

On y voit la p'tite Maitreſſe
Brillanter z'avec des Faraux :
Le vin anime leur tendreſſe ;
L'Amour égaye leur propos.

La Guinguette, &c.

Le Soldat z'avec ſa Donzelle.
Dont il ſoutient le tendre honneur,
Là, vient partager avec elle
Le gain d'ſon amoureux labeur.

La Guinguette, &c.

Le Savetier & ſa Commere,
Dont le Dimanche eſt le beau jour,
Viennent pour faire bonne chere,
Et pour y fricaſſer l'amour.

La Guinguette, &c.

Clercs de Procureurs, de Notaires,
Et Merlans en habits poudreux ;
Se traitent là d'amis, de freres ;
Chacun ſa Belle ; il ſont heureux.

La Guinguette, &c.

Et s'il ſurvient une quérelle,
Que l'on ſe batte, ce n'eſt rien:
On ſe raccommode à l'écuelle,
On boit un coup, & tout va bien,
La Guinguette, &c.

Venez ici Gens de haut ſtyle,
Paſſer vos momens de loiſir;
Au lieu de bâiller à la Ville,
Venez jouir du vrai plaiſir.
La Guinguette, &c.

Au Waux-hall on s'promene, on danſe;
Ici, l'on en fait tout z'autant:
Comme on veut z'on fait d'la dépenſe,
Et l'on n'paye pas t'en entrant.
La Guinguette, &c.

On ne connaît point-là d'Nobleſſe;
Chacun eſt Maître & Compagnon.
On chante, on rit, on boit ſans ceſſe,
On eſt-là tous en rang d'oignon.
La Guinguette, &c.

La joi' préſide à chaque table;
Bacchus y regne avec l'Amour:
Le vin rend z'un Tendron traitable;
Et l'on eſt ſûr d'un prompt retour.
La Guinguette, &c.

De l'inimitable Nature,
Vous y voyez les vrais tableaux :
Et cette riante peinture
Eſt au-deſſus de mes pinceaux.
La Guinguette, &c.

De Sans-Souci la complaiſance
Fut applaudie à toute outrance.

» Voilà ton tour, belle Suzon,
Dit *Turlupin.* — Mais mon Garçon,
» Que chanterai-je ? *repart elle.*
» Après ça, faut tirer l'échelle.
» Je ne ſavons rien de ſi beau....

» Bon, bon, cherche dans ton cerveau ;
» Dit *Louiſon* ; t'as bien d' la peine :
» Chantes-nous *la Belle Magd'leine*,
» Que Joli-cœur t'apprit z'un jour,
» Tandis qu'il te faiſait la cour....

» D'où vient m' parler de c't'infidele,
» De c' mâtin-là, *repondit-elle*,
» Qui, pour la vilaine Margot,
» Parce qu'elle avait un magot,
» A fiché l' camp ſans me rien dire :
» Quand j'y penſe encor, je ſoupire ;

» Mais c' n'eſt point d'amour, voyez-vous;
» C'eſt de rage. — Pourquoi c' courroux?
Dit *Turlupin.* » Pour moi je t'aime,
» Et t'aimerai toujours de même.
» Baiſe-moi : Vas, conſole-toi :
» Tu s'ras plus heureuſe avec moi....

Enſuite tous deux s'embraſſerent
Si diſſolument, qu'ils caſſerent
Deux ou trois verres... Grand fracas...

» On les payera : N'en parlons pas,
Dit Turlupin à la Servante,
A qui la Scene était préſente.

» Combien pour trois verres? — Neuf ſols...,
„ Tu nous prends donc pour des gens ſous;
„ Ce ſerait de te voir ma mie :
» Encore ſi t'étais jolie,
„ Qu' tu valus la peine de ça;
„ On te payrait z'et par dela.
» Pour trois verres, neuf ſols! Neuf Diables
» A ton col... — Oh, les miſérables!
„ Parler du Diable pour ſi peu!
„ Y m' font peur : Je m'en vais : Adieu;
„ Vous payrez t'au Bourgeois. — Écoute,

» Mais ſi je faiſons banqueroute,
» C'eſt ſur ton compte ? — Je l' veux bien...

Ah ! puiſque c'eſt ainſi, revien :
» Voilà neuf ſols : vas-t'en. — C'te fille
» N'eſt pas jeune, encor moins gentille ;
» Elle eſt polie & c'eſt beaucoup....

» Oui, dit *Louiſon* ; ça vu l' loup....

» Et tu n' l'as pas vû toi, Mignone ?
» Quand z'à moi ſeras ta perſonne,
» On en dira d' toi tout z'autant ;
Répond Jean Philipe à l'inſtant.
» Imitons Turlupin, ma chere ;
» J' voudrais avoir caſſé mon verre,
» Et t'avoir embraſſé comm' ça.
Louiſon, à ce propos là,
Riant, & dans l'âme bien aiſe,
De voir ſon Amant tout de braiſe,
Tend ſon viſage avec ardeur,
Et prend le baiſer de bon cœur.
Ils goutaient tous deux cette yvreſſe
Que donne un excès de tendreſſe.
Tous nos Champions, aux ſantés
De leurs amoureuſes Beautés,

Se font un vrai plaiſir de boire.
Voilà qu'on apporte un mémoire....
» Bon ; dit *Jean Philipe* ; au deſſert,
» Je payrons : Laiſſez le couvert :
» J' avons t'encor de la mangeaille,
» Et de quoi faire un peu ripaille.
» Pourquoi donc nous preſſer ſi fort ?....
Le Garçon répond qu'il a tort ;
Et leur propoſe du fromage,
Dont ils promirent faire uſage.
Ils ont pour reſtes quelques os :
Laiſſons leur ronger en repos.
Lecteur, dans le Chant quatrieme,
Je continuerai mon dileme.
Ce Poëme de ma façon
Ne paraitra-t-il pas trop long ?
Pour un avorton du Parnaſſe,
N'eſt-ce pas avoir trop d'audace ?
Non : Quand on voit les P.. net,
Les F... ry, les T... net,
Moleſter la Littérature
De leur inſipide Ecriture,
On peut, je crois, tenter comme eux
Et riſquer un Ouvrage ou deux.

Je ne ſuis pas ſi téméraire
Que certain Auteur mercénaire,
Du Parnaſſe vrai marmouzet,
Dont le nom ſe termine en ET :
SES PROGRÈS AU LIBERTINAGE (1)
En lui ne font pas voir un ſage.
Dans ſon barbouillage il s'eſt peint ;
Auſſi perſonne ne le plaint.
Je l'ai dit & je le repéte,
Je ne ferai point la courbette,
Pour avoir des admirateurs ;
Ainſi que nombre de flatteurs
Qui, d'un Grand, aſſiégent la table,
Pour lui dire qu'il eſt aimable,
Tandis ſouvent que c'eſt un ſot :
Tel eſt du monde le tripot.
Dut-on m'appeller une buſe,
N'importe ; pourvû que j'amuſe,
Tel eſt & tel ſera toujours
L'emploi que ferai de mes jours.
L'ardeur de plaire enthouſiaſme.
Cette ardeur animait Eraſme,

(1) Mauvais Roman, encore plus mal écrit.

Charron, Montaigne & Monteſquieu,
Auteurs admirés en tout lieu ;
Et regardés comme des Sages,
Dont on dévore les Ouvrages.
A leur ſiecle ils ont fait honneur :
Ainſi qu'eux, j'ai la même ardeur.
Ils n'écrivaient que pour inſtruire,
Et moi, Lecteur, pour faire rire :
Ce ſont les momens les plus doux
Que l'on puiſſe prendre : Entre nous,
Le tems paſſe ; un point eſt la vie ;
Lorſqu'aux plaiſirs on vous convie,
Profitez de l'occaſion,
Et c'eſt là ma déciſion ;
Mais avec cette différence,
Qu'il faut craindre l'intempérance :
Elle vous invite à l'excès :
Méfiez-vous de ſes attraits ;
Ils cauſent la perte de l'homme.
Un rien, ſouvent même une pomme,
Suffit pour vous anéantir :
Et moi je veux vous divertir.

Fin du troiſieme Chant.

LE WAUX-HALL POPULAIRE.

CHANT IV.

C'EST pour vous seule, espece humaine,
Pour vous, qui, toute une semaine,
Malgré les chaleurs, les frimats,
Travaillez comme des forçats,
Que j'ai fait ce comique Ouvrage:
Tant mieux s'il a votre suffrage.
Dussai-je toujours travailler,
Si je pouvais vous égayer,
J'y passerais toute ma vie.
Vous plaire est mon unique envie.
Si l'homme ne s'occupait pas,
De quoi pourrait-il vivre? Hélas!
Sans le travail & sans la peine,
Ses jours seraient de courte haleine.

Si le Pauvre n'exiſtait plus,
Les Etats ſeraient confondus;
Les Arts deviendraient inutiles;
Les Campagnes ſeraient ſtériles;
Trop de molleſſe & de repos,
Serait la cauſe de ces maux.
Mais pour éloigner la miſere
Que l'homme gagne à ne rien faire,
Il faut des travaux aſſidus,
Bien du ménage & rien de plus.
Ainſi dans le ſiecle où nous ſommes,
Ainſi s'enrichiſſent les hommes.
Mais la jeuneſſe a des déſirs;
Elle aime & cherche les plaiſirs,
Et le Dimanche à la Guinguette,
Sa paſſion eſt ſatisfaite.
C'eſt-là qu'on voit les Artiſans,
De tous métiers, de tous talens,
Boire & manger, ce qu'avec peine,
Ils ont gagné dans la ſemaine.
Tous les Lurons qu'ici je vois,
Sont, ſans doute, de tels Grivois.
Ces lieux remplis de tant de charmes,
Ne ſont pas exemts de vacarmes:

Et tel rit, boit & mange en paix,
Qui fort ſouvent ſe bat après :
Et c'eſt ou le vin ou les filles
Qui cauſent toujours ces caſtilles.

Nos Gens, que j'apperçois de loin,
Sans que j'en fuſſe le témoin,
Pourraient chanter ; je le crois preſque.
Moi, j'aime leur Chanſon burleſque.
J'y cours : & j'arrive à propos.
En bon état ſont mes Héros.
Juſtement, ils parlent de boire.

„ Le vin donne de la mémoire,
„ Dit *Sans-Souci* ; buvons t'un coup :
„ Suzon chantera pour le coup.
„ Dans l'allégreſſe tout conſiſte.
„ Vive le vin : l'amour rend triſte. . . .

„ Pour vous égayer, dit *Suzon*,
„ S'il ne vous faut qu'une Chanſon,
„ En vérité, c'eſt peu de choſe :
„ Écoutez-moi ! . . . La bouche cloſe.
Chacun ſe tut : & puis après,
Suzon chanta ces ſix Couplets,
Avec cette grace parlante
Qui rend une Chanſon charmante.

LES CAPRICES DE L'AMOUR.

RONDE GRIVOISE.

Sur l'Air : *En mariage ma mere.*

C'EST la Belle Magdeleine,
Dont l'Amoureux était las ;
Son bien avait des appas,
Mais elle était trop hautaine.
Magdelon tout bas, tout bas, tout bas, &c.
Soupirait, ne pleurait pas. [*bis.*]

L'amour fait donc bien d'la peine
A ceux qui ſuivent ſes pas.
Auſſi ne voila-t-il pas
Que Magdelon ſe chagreine.
Et ſon cœur tout bas, tout bas, &c.
Soupirait, ne s' plaignait pas. [*bis.*]

On vit bien que la maleine,
Par tous ſes fréquens hélas,
Aimait le biau Nicolas,
Et ça ly faiſait d'la peine.
Magdelon tout bas, tout bas, &c.
Soupirait, ne pleurait pas. [*bis.*]

Magdelon était plus riche
Que ne l'était Nicolas.
Al' feignait de n' l'aimer pas ;

Vla comme en amour on triche,
Magdelon tout bas, tout bas, &c.
Soupirait, ne pleurait pas. [*bis.*]

Le desir d'aimer, de plaire,
Sur Magdelon l'emporta :
Si bien all' se comporta,
Qu'on ne la vit plus si fiere.
Tendre Amour ! tout bas, tout bas, &c.
Il faut te céder le pas. [*bis.*]

Nicolas, l'amour en tête,
Revint vîte sur ses pas ;
Obtint les charmans appas
De son aimable conquête.
Tendre Amour ! tout bas, tout bas, &c.
Il faut te céder le pas. [*bis.*]

„ Oh ! par ma foi, dit *Jean Philipe*,
(En bourant de tabac sa pipe)
„ Si j'avions été d'Nicolas,
„ J'aurions laissé ces fiers appas,
„ Et Magdeleine restait fille. . . .
„ Mais quand z'on est riche & gentille,
Dit *Sans-Souci*, ça fait penser.
„ Le bien n' sçaurait trop se priser.
„ Sans lui qu'est-c' que le mariage ?
„ On mourrait d' faim dans un minage

» S'il fallait n'écouter qu' l'amour.
» Si je me mariais t'un jour,
» Ce ne ſerait qu'à la richeſſe.
» Elle ſeule aura ma tendreſſe ;
» Et Nicolas a fort bien fait,
» D'épouſer Magdelon : — En effet,
» Dit *Louiſon*, l'Amour eſt l' maître :
» Quand on s'aime y faut ſe connaître.
» Si j' faiſons la fiere ſouvent,
» C'eſt pour éprouver t'un Amant....

» Si l'homme auſſi faiſait d's épreuves,
» Que de filles paſſent pour neuves,
» Qui reſteraient dans l' célibat ?
Dit *Sans-Souci* : — » Le cœur me bat,
» Dit *Jean Philipe* ; & quoique j' faſſe,
» Je n' pouvons plus reſter en place.
» Y n' s'ra pas dit qu'un oſtrogot,
» Avec ſa mine d'eſcargot,
» Et qui comme un dindon raiſonne,
» Aura l' deſſus ſur ma perſonne.
» Non : je ne ſerai pas content
» Que je ne t'échigne à l'inſtant :
» Oui, Sans-Souci, faut que j' t'écraſe,
» Et que ſur toi j' faſſons main-baſſe.

» Tu

» Tu prens l' parti de Nicolas ?
» Ce n' pouvoit z'êtr' qu'un échalas,
» Sans raiſon, ſans cœur & ſans ame,
» Pour avoir pris Magd'lon pour femme ;
» Et ce n' peut être qu'un pied plat,
» Comm' toi, d'honneur peu délicat,
» Qui puiſſe penſer le contraire.
» Parc' qu'au ſexe tu ne peux plaire,
» Tu veux faire le raiſonneur.
» Je n' dis mot, moi ; mais j'ons du cœur ;
» Et ſi t'as plus d'eſprit qu' les autres,
» J'en ons pour t'envoyer aux piautres...

» Jean Philipe, ſans Louiſon,
» Que je reſpecte ainſi qu' Suzon,
» J' t'aurions déja caſſé la gueule.
» Crois-tu, comme toi, que je gueule ?
» Non : c'eſt à coups d'pieds, à coups d'poin,
» Bien appliqués ſur ton grouin,
» Que Sans-Souci voudrait t' répondre...,

» Ah ! chien ! Laiſſez-moi ſur lui fondre,
» Que je l'aſſomme. — Eſt-c'là le fruit
» De nos amours ? Pourquoi ce bruit ?
» Dit *Louiſon* : Tiens Jean Philipe,

„ As-tu d' l'amitié pour ta pipe ? . . . .
„ Si j'en ons, mais. . . juſqu'au trépas.
„ Eh bien, j' la briſe en mille éclats,
„ Si tu n' t'appaiſes tout à l'heure. . . .
„ Non, chienne, plutôt que je meure. . . .
„ Chien toi-même ; dit *Louiſon*,
„ Tu m'prends donc pour une Guénon ?
„ Et je s'rais t'encor ta maitreſſe ?
„ Non ; que le Diable me redreſſe,
„ Si je n' faiſons pas t'un Amant
„ Qui m'aimera tout bonnement.
„ Dans mon eſprit tu paſſais comme
„ Un bon vivant, un galant homme :
„ Mais ton caractere aboyant,
„ Que tu n' peux cacher à préſent,
„ Me déſille les yeux : Vas drole,
„ Je te retire ma parole :
„ Vas porter à d'autre Guénon
„ L'amour que te rend Louiſon.
„ Tu n'es plus à mes yeux qu'un drille,
„ Que j'écras'rais comme un' chenille :
„ Et ſi j' m'écoutais t'un p'tit brin,
„ C'eſt que j' te ferais voir du ch'min.

„ Crains le courroux de ma colere ;
„ Car ſi j'étais t'une Harangere,
„ Déja je t'aurions t'agoni. . . .

„ Ciel ! de toi je ſerions t'honni !
„ Non, ça n'ſe peut, dit *Jean Philipe* :
„ J' t'aimons t'encor plus que ma pipe.
„ D'autres jouiraient d' tes attraits !
„ Quoi ! je te perdrais pour jamais !
„ Peux tu m' chagriner de la ſorte ?
„ Si c'était, le Diable m'emporte,
„ J'irions me noyer de ce pas.
„ Vas Louiſon, vas, tes appas,
„ A mes yeux, ſont plus qu'un empire.
„ Si j' ments, que devant toi j'expire.
„ Je te promets, foi de Luron,
„ Sans faire ici le Fanfaron,
„ Une tendreſſe ſans égale,
„ Même dans la foi conjugale.
„ Il n'eſt que ta main & ton cœur,
„ Qui puiſſent faire mon bonheur. . .
„ Viens, Sans Souci, que je t'embraſſe :
„ Ça, pardonne-moi ; fais-moi grace. . . .
„ De bon cœur ! J'aime la paix moi.

Ils s'embraſſent de bonne-foi.
Louiſon ſaiſit la bouteille ;
Sçachant que le jus de la treille
Raccommode encor mieux les cœurs,
Et ſur-tout ceux des Riboteurs,
Et leur verſe à chacun à boire.
De cette paix elle eut la gloire ;
Et tels que de grands ennemis,
Que la paix faite rend amis,
On vit nos Héros vuider pinte,
Sans marquer la moindre contrainte.
Louiſon, en ſigne de paix,
Les embraſſe tous deux après,
Et même toute la ſequelle.
Ainſi finit cette querelle.

Auſſitôt la gaité revint.
Suzon propoſe à Turlupin,
Afin d'égayer tout le monde,
De les divertir d'une Ronde,
Qu'il ſavait depuis peu de jours. . . .

» De tout mon cœur : Tiens mes amours,
» Depuis qu' pour tes appas je grille,
» J'm'en veux de t' voir ſi longtems fille.

» Faut que l'Hymen abſolument,
» M' faſſe quitter le nom d'Amant.
» Tu ne s'ras pas plutôt ma femme,
» Que tu brill'ras comme une Dame.
» T'auras Boucles d'argent, Croix d'or,
» Collier, & la branlante encor. ....

» Ah! que ta tendreſſe me touche!
» L'eau m'en vient d'avance à la bouche;
» Dit *Suzon :* s'il tenait z'a moi,
» Drès longtems je ſerions t'a toi.
» T'es le ſeul homme qui m' captive;
» J' te promettons, quoiqu'il arrive,
» Devant tes Amis & les miens,
» Que jamais dans d'autres liens,
» On n' verra ta chere Suzette:
» De ton cœur je ſuis ſatisfaite....
Suzon, après ce tendre aveu,
Devint rouge comme du feu....

» Mais c'eſt aſſez, *dirent les autres*,
(Qui, dans le fond du cœur, aux peautres
Avaient envoyés ces Amans,)
» A votre amour perdre le tems:
» Une Chanſon eſt préférable;

» C'eſt le vrai plaiſir de la table,
» Vous parlerez d'amour après.
Ils ont raiſon. A l'entremêts,
Une Chanſon, Ariette ou Ronde,
Dans les plus beaux repas du monde,
Plaît mieux que ces fades diſcours
De ces Amans ſur leurs amours.
Auſſi Turlupin, d'un ton ſtable,
Chanta cette Ronde de table,
Qui leur plut tant, par ſa gaité,
Que toute la Société,
Prie inſtament qu'il recommence;
Ce qu'il fit avec complaiſance.

LE JOYEUX BUVEUR.

RONDE DE TABLE.

Sur l'Air [de Lucile] *On dit qu'à quinze ans.*

AH! quels doux plaiſirs
De chanter, de rire & de boire!
Ah! quels doux plaiſirs!
Amis, bornons-là nos deſirs. [*fin*]
L'Amour n'a pas la gloire
D'aſſembler ainſi des amis.
Bacchus a la victoire:
Soyons-lui tous ſoumis.
Ah! quel doux, &c.

Amis, sans le vin,
Viendrait bientôt la fin du monde :
Amis, sans le vin,
On bâillerait dans un festin. [*fin.*]
Dans ces lieux il abonde,
Amis, faisons y tous honneur ;
Que chacun à la ronde
Boive & chante avec cœur.
Amis, sans le vin, &c.

Ce Dieu si charmant,
Dont le jus fait honneur à table ;
Ce Dieu si charmant,
A tous plaît indistinctement. [*fin.*]
Par ce jus délectable,
L'homme le plus indifférent,
Devient le plus aimable,
Qu'il en goûte, il se rend.
Ce Dieu, &c.

Qui blame un Buveur,
N'est pas digne d'être en ce monde :
Qui blame un Buveur,
N'en connaît pas tout le bonheur. [*fin.*]
Sur la terre & sur l'onde,
La table fait ses seuls amours ;
Que le tonnerre gronde,
Un Buveur boit toujours.
Qui blame, &c.

Le verre à la main,
Terminons, Amis, cette Ronde :
Le verre à la main
On ſe moque du genre humain. [*fin.*]
Que chacun me ſeconde,
Au moins pour ce dernier Couplet :
Trinquons tous à la ronde
C'eſt un plaiſir complet.
Le verre, &c.

» Piſque la Chanſon dit de boire,
» Faut z'obéir, ou n'en rien croire ;
» Dit *Jean Philipe* : Amis buvons,
» A la ſanté des bons Lurons.
» Quand j'aurions fait c'te Chanſonnette,
» Elle ne ſerait pas mieux faite.
» L'Auteur j'gag'rais eſt un Buveur,
» Qui ſçait au bon vin faire honneur.
» A toi Louiſon, à toi ; chante :
» Tu t'en acquittes, ma charmante,
» De façon à ravir les cœurs.
» Tu feras des admirateurs
» Dans ce jardin une douzaine.
» Paix-là, Meſſieurs ; chante, ma Reine....

» *Louiſon*

» *Louiſon* dit, j'n'ons pas t'un' voix,
» A m' fair' prier cinq à ſix fois.
» Vous allez juger d' mon mérite,
» Car j'allons chanter tout de ſuite ...

Cependant pour ſe mettre en train,
Elle but un verre de vin.
On a beau dire, on a beau faire,
Le vin eſt choſe néceſſaire;
Il égaye, anime les cœurs;
J'en prens à témoin mes Acteurs.
Louiſon d'une humeur charmante,
Frédone un air, enſuite chante.

QUI REFUSE, MUSE.

VAUDEVILLE.

Sur l'Air: *Du Vaudeville de Roſe & Colas.*

FILLETTES, quand vous avez quinze ans,
Penſez-y bien, c'eſt le bel âge,
Et dans le nombre de vos Amans,
Choiſiſſez vîte le moins volage.
Dans nos jours il n'eſt qu'un printems:
Profitez-en, belle Fillette:
Sinon, après on vous rejette:
Une fleur n'a que ſon tems.

Lorſque l'amour parle à votre cœur,
Qu'il y cauſe un tendre murmure;
Il faut aimer, choiſir un Vainqueur,
C'eſt le ſentiment de la Nature.
On a bientôt un Amoureux,
Quand on eſt jeunette & gentille:
C'eſt dans ce moment qu'une Fille,
Doit ſe faire un ſort heureux.

Fillettes pour avoir des Amans,
Que la vertu, que la ſageſſe
Soient la baſe de vos ſentimens;
Ils ſont préférés à la richeſſe:
Pour un Epoux c'eſt un tréſor,
Lorſqu'il trouve une telle fille;
Et pour peu qu'elle ſoit gentille,
Elle vaut peſant d'or.

O vous, qui déſirez un mari,
Quand même vous ſeriez gentille;
Mariez-vous au premier parti,
Sinon redoutez de reſter fille.
Un jour vient où l'on ſe repent,
D'avoir par trop fait la bégueule:
Il n'eſt plus tems, faut vivre ſeule.
Pour une fille, ah! quel tourment.

Il n'eſt point de plaiſirs plus charmans
Que ceux que l'on goûte en menage;

Ces plaiſirs enyvrent tous nos ſens ;
Ils ſont le bonheur du mariage.
Lorſque l'Amour joint ſon brandon
Au flambeau de ſon triſte frere,
C'eſt que l'un l'autre on ſçait ſe plaire,
Et qu'on s'aime à l'uniſſon.

C'eſt pour votre bien, jeunes Tendrons,
Qu'on vous dit : Dans le ſiecle où nous ſommes,
Ils ſont ſi rares, les bons Lurons,
Qu'il eſt vingt filles contre deux hommes.
Croyez en ma ſage leçon :
Fillette qui refuſe, muſe.
Les vrais plaiſirs où l'on s'amuſe,
Sont ceux que donne un garçon.

» Que j't'embraſſions, dit *Jean Philipe* ;
Auſſitôt dit, il s'émancipe
Avec ſa chere Louiſon,
Juſqu'à faire le poliſſon...
» Finiras-tu donc ces manieres ;
» Elles ſont pour moi trop groſſieres ;
» Dit *Louiſon* ; ôte-toi d' là :
Et d'un ton très-ſec lui parla ;
Le traitant même d'imbécile.
A ce mot il ſe tint tranquille :
Les uns diſent qu'il fit très-bien :

Pour moi, j'aurais eu tout ou rien.
Si d'aimer j'avais la faibleſſe,
Je voudrais baiſer ma maitreſſe,
Sans qu'elle s'en fachât encor :
Et c'eſt paſſer pour un butor,
Que de reſter près d'une fille
Jolie & qui d'eſprit pétille,
Sans oſer lui prendre un baiſer,
Ne craignez pas de l'offenſer ;
Elle ſe fache, elle s'appaiſe :
Au fond du cœur elle eſt bien aiſe.
Et j'en connais plus de vingt-trois,
Qui ſe mordent bien fort les doigts,
Pour avoir trop fait la modeſte,
A qui le ſouvenir ſeul reſte.
On regrette après les momens
Perdus avec tous ces Amans ;
Hélas ! la jeuneſſe eſt paſſée....
Mais on interrompt ma penſée....
» Plus je penſe à votre Chanſon,
Dit Turlupin à Louiſon,
» Et plus je la trouvons t'exquiſe :
» Je l'avouons t'avec franchiſe ;
» Vous avez chanté comme y faut ;

» Et je ne vois qu'un ſeul défaut
» Dans ces naïves hyperboles ;
» Ce ſont d'inutiles paroles :
» Car, quand Fillette à des appas,
» Ell' croit qu'ils ne flétriront pas ;
» Et ſur eux, l'on n'en voit z'aucune,
» Qui n'établiſſent leur fortune :
» Ça fondé ſur ce petit bien
» Qu'on priſe tant & qui n'eſt rien....

» Si j'en ons compris le myſtere,
» Dit *Loutſon*, c'eſt à ma ch' mere,
» A qui j'en dois l'éclairciſs'ment :
» Auſſi j'avons pris t'un Amant ;
» Et j'ons remercié Jerôme
» Qui m'aimait, ainſi que Guillaume,
» Pour ce p'tit Coquin là. — Comment !
» Dit *Jean Philipe*, c'eſt charmant.
» Moi, mon Ange, c'eſt ta ſageſſe
» Qui t'as procuré ma tendreſſe.
» Tiens, quand j' reluquons tes appas,
» C'eſt que je n' me poſſedons pas.
» Par-tout je n'voyons qu' ton image....

» Mais ſi j'mangions t'un peu d' fromage,

» Dit *Sans-Souci*, je le crois bon :
» On dirait ma foi du jambon. . . .

A ce propos il fallut boire,
Crainte d'en perdre la mémoire.
Sans-Souci tire ſon couteau,
Et coupe à chacun un morceau
De ce délicieux fromage,
Qui leur reſtait pour tout potage ;
Et de nouveau, ſans différer,
Ils ſe remettent à bafrer.
Je les contemple & les admire.
Ils ſont un peu dans le délire ;
Délire que cauſe le vin,
Lorſqu'on en boit comme un marin.
Plus d'un mortel ne pourrait vivre,
Si tous les jours il n'était yvre.
Pour l'homme exécrable défaut,
Et qui le fait créver plutôt.
L'excès dans tout eſt nuiſible :
Dans les plaiſirs il eſt terrible.
Heureux, qui, dans ſes actions,
Sçait modérer ſes paſſions !
Celui-là ſeul eſt l'homme ſage.
Je dois achever cet Ouvrage

Reprenons haleine un moment
Pour commencer mon dernier Chant.
Mais quelle Muſe invoquerai-je ?
Eh bien ! celle qui me protege :
Si vous en êtes ſatisfait,
Puis je mieux choiſir en effet ?
Lecteur, elle eſt un peu folâtre ;
Et c'eſt celle que j'idolâtre :
Je ne prendrai jamais l'emploi
D'écrire comme de R.. zoi :
Sa Muſe, gaiment ſérieuſe,
Ennuirait une Ravaudeuſe ;
Sur-tout ſon Poëme des SENS,
Où l'on n'apperçoit aucun ſens,
Et qui cependant ſe fait lire,
Par les Figures qu'on admire :
Si l'on ne charme pas l'eſprit,
Par la gravure on le ſéduit :
Dans ce ſiecle, un Livre ne brille
Qu'avec une eſtampe gentille.
Pauvres Auteurs ! que je vous plains !
Pardonnez-moi ſi je vous peins
Avec ces couleurs naturelles,
Qui ſeraient artificielles,

Si je m'exprimais autrement :
Mais c'en eſt aſſez pour ce Chant.
Moi qui me plait à la ſatyre,
Je pourrais bien encore écrire
Sur un Poëme ſans pareil,
Fait pour exciter le ſommeil :
Quoiqu'il parle ſur la Peinture,
L'on n'en peut finir la lecture,
Sans donner au diable l'Auteur,
Que l'on traite de Radoteur.
Pour écrire ſur l'Art de peindre,
A cet Art il faut ſe reſtraindre ;
Connaitre un Pinceau, l'Attélier,
Sinon c'eſt l'âne au Ratelier.

Mal à propos ici je muſe :
Et quoique la ſatyre amuſe,
Lecteur, j'y renonce aujourd'hui,
Peur de vous donner de l'ennui.

Fin du quatrième Chant.

LE WAUX-HALL POPULAIRE.

CHANT V. & dernier.

O Dieu ! qui fit le Ciel, la Terre,
L'Eau, le Feu, l'Air & le Tonnerre,
Et qui de rien fit l'homme auſſi,
Au près de Toi, que ſuis-je ici ?
Une pouſſiere, un vil atôme.
Le Ruſtre que couvre le chaume,
Les Rois, ſous leur lambris dorés,
Dans leur ſiecle ſi révérés,
Sont condamnés, avant de naître,
Au néant (1), le ſort de tout être ;
Nous impoſant à tous la loi
Du travail, & l'on ſçait pourquoi.

(1) A la mort.

Car tous Mortels, tant que nous ſommes,
Les Grands, comme les autres Hommes,
Aucun n'eſt exempt du travail:
Du bonheur, c'eſt le gouvernail;
Et le plus pénible exercice,
Loin de nuire, à l'homme eſt propice.
Voyez aux Champs le Laboureur,
Et dans ſa Terre le Seigneur;
De la ſanté l'un eſt l'image,
Et parvient juſqu'au plus grand âge.
L'autre, pour avoir trop de bien,
Se divertit, & ne fait rien;
Et, victime de la molleſſe,
Meurt à la fleur de ſa jeuneſſe.
Mais dans des momens de loiſir,
Ne peut-on prendre du plaiſir?
Après avoir eu de la peine
Pendant ſix jours de la ſemaine,
Le ſeptieme, on peut je le crois,
A la Guinguette aller par fois:
Là, chacun ſe chante la game;
Chaque ſottiſe eſt épigramme....
Ah! c'eſt aſſez, dira quelqu'un,
Avec beaucoup de ſens commun,

Remplir ce Livre de morale,
Où les Héros ſont de la Halle;
Et ſans moraliſer toujours,
Divertis-nous de leurs diſcours.
Volontiers, & j'entre en matiere.
Pour me rendre à votre priere,
Je ne ſerai plus ſérieux.
Si je vous fais rire, tant mieux.
La morale, quoiqu'on en diſe,
Eſt cependant un peu de miſe,
Quand elle eſt donnée à propos,
Pour le ſalut de mes Héros;
Non pas pour vous, Cenſeur ſévére:
Je vous reſpecte & vous révére,
Et ſçais que, comme un bon Chrétien,
Vous ne devez ignorer rien;
Soyez-moi pourtant favorable.
Mes Lurons ſont toujours à table.
Le vin les avait animés:
Leurs yeux en étaient enflammés.
Ils parlaient ſur l'honneur des filles,
Qu'un d'entr'eux traitait de vétilles.
Les femmes ſemblaient cabaler,
Et vouloir à leur tour parler:

Mais Sans-Souci, comme en colere,
Soutient l'honneur, une chimere,
Qu'une fille vend cher ſouvent
A quelque paillard opulent.
L'amour eſt une maladie,
Et qui dégénére en folie,
Dans l'eſprit de ces jeunes gens,
Qui périſſent dès leur printems....

» Ah ! parbleu, *dit-il*, ſi ce drole
» D'Amour deſſous ſes loix m'enrole,
» Il aura de moi tant de r' tort,
» Qu'il ne ſera pas le plus fort.
» J'avons de l'amour pour le Sexe:
» Mais il ne faut pas qu'il me vexe.
» Je ne s'rons jamais de ces Sots
» Qui répandent forces ſanglots
» Pour les beaux yeux d'une Donzelle
» Qui fait ſemblant d'être cruelle :
» Le tout pour avoir des faveurs
» Qu'on vend pour peu de choſe ailleurs.
» Le corps s'uſe à ce badinage,
» Seul objet du libertinage ;
» Et je ne conçois pas comment

» Les filles trouvent un amant.
» Car tout homme eſt comme une bête
» Quand il jouit de ſa conquête.
» Qu'en revient-il encor ? Souvent
» Il perd ſa ſanté, ſon argent.
» Je ſavons priſer t'une fille ;
» A ſeize ans une fleur gentille,
» Dont l'œil fripon regaillardit,
» Et nous donne de l'appétit ;
» Mais qui, lorſqu'elle devient mure,
» Eſt le rebut de la Nature....
» C'eſt trop auſſi nous inſulter,
» Dit *Louiſon*, nous affronter !
» Une machoire, une carcaſſe,
» Peut-elle, avec autant d'audace,
» Parler d'un Sexe aimé par tout,
» D'un bout du monde à l'autre bout ?
» J'allons moi ſeule te confondre ;
» Entens-tu bien chien d'hipocondre ?
» Quel eſt l'homme, entre nous ſoit dit !
» Un ſot animal, très-petit,
» Si la femme, dans ſa faibleſſe,
» Ne ſe rendait à ſa tendreſſe.
» N'êtes-vous pas des Suborneurs,

» Qui, pour obtenir nos faveurs,
» Faites, près de nous, les aimables,
» Et qui contens, êtes des Diables ?
» Sans le Sexe qui vous soutient,
» Loin d'être, vous ne feriez rien.
» Allez donc, telles que je sommes,
» Je valons cent fois mieux qu' les hommes.
» Si ce n'était le sentiment,
» Qui me chatouille en ce moment,
» Je remercirais Jean Philipe,
» Malgré le gage de sa pipe
» Que le Fripon m'a sçu donner,
» Avant que de lui pardonner.
» Et si je n'étions t'une fille,
» En qui la vertu d' l'honneur brille,
» J'irions me défaire à l'instant :
» Mais je n'en ferons rien pourtant. . . .
» Eh ! queu chien d' train v'la pour t'un homme ?
» Dit *Suzon*, cela vous assomme :
» S'il en valait la peine encor,
» Passe ; l'on pourrait prendre effor :
» Vas, Louison, c'est un orage
» Qui va lui tomber sur l' visage.

» Buvons nous deux. — Oh ! j'en ſerons,
» Dit *Jean Philipe*, & je boirons
» Avec vous. Comme des bégueules,
» Je n' vous laiſs'rons pas boire ſeules ;
» Turlupin s'rà de notre écot ;
» Il n'a pas t'un eſprit brulot. . . .
» Je voulons bien vous le permettre.
Et cela fut fait à la lettre.
Ils burent tous à leur ſanté :
Sans-Souci ſeul fut excepté. . . .
Ce mépris lui fit de la peine,
Juſqu'à lui donner la migraine.
Il fallut réparer le tort
Qu'il avait eu dans ſon tranſport.
» Eh quoi ? parc' que je viens de dire,
» De boir' vous voulez m'interdire ?
» J'ons parlé dans le général,
» Sans penſer à faire aucun mal. . . .
Allons, Sans-Souci, t'es blamable,
» De médire d'un Sexe aimable ;
» Qu'on adore dans tous les tems,
» Soit en Hyver, ſoit au Printems ;
» D'un Sexe aimé de tout le monde,
» Et qu'avec injuſtice on fronde ;

» Qui fait le bonheur des humains
» En ſe rendant à leurs deſſeins ;
» Dont l'invincible attrait enyvre,
» Et ſans lequel on ne peut vivre.
» Nous ſommes ſortis de ſon ſein,
» Nous lui devons notre être enfin ;
» Aimons-le par reconnaiſſance,
» Des ſoins qu'il prend de notre enfance.
» Malgré les Sages d'aujourd'hui,
» Sans le Sexe ce n'eſt qu'ennui....
» Viens, Jean Phlipe, que je t'embraſſe,
» Dans mon cœur t'as la premier' place.
» Tu viens d'réparer notre honneur,
» Tu ſeras toujours mon vainqueur.
» Ce tendre baiſer ſur ta bouche
» En eſt garant. — Cela me touche,
» Dit *Sans-Souci*, j'ſuis confondu.
» Louiſon, par votre vertu,
» Vos ſentimens, je vous contemple :
» Des filles vous êtes l'exemple.
» Je me rends à vous ſans appel ;
» Et Jean Philipe eſt un mortel
» Heureux, à qui je porte envie....
» Auſſi j'l'aimons t'à la folie,

» *Dit-elle*,

» *Dit-elle*, & le mal que j' vous veux ;
» C'eſt d' n'être pas plus malheureux....

» Sexe enchanteur, rempli de graces !
» Dit *Sans-Souci*, tu nous ſurpaſſes.
» Par ta douceur & tes appas,
» Je me voue à toi de ce pas....

Tous les cinq ils ſe regarderent ;
Enſuite ils ſe raccommoderent ;
Et pardonnant à Sans-Souci,
Le traiterent d'Amant tranſi.
Dans la crainte encor qu'on ne gloſe ;
Il convint gaiment de la choſe....

» Pour mettre fin à ces débats
» Et couronner notre repas,
» Il nous faut z'une Chanſonnette
» Dit *Turlupin*. La paix eſt faite.
» Ah ! ça, Jean Phlipe, c'eſt à toi
» De s'acquitter de cet emploi :
» Tu chantes comme une merveille....

» Je bois t'encore mieux bouteille,
» Dit *Jean Philipe*, & de ce jus,
» Amis, buvons tous en *chorus*.
» A ta ſanté, *dit l'un*, Compere,

» *L'autre*, à votre ſanté, Commere.
Deux ou trois bons coups répétés,
Les ayant aſſez humectés,
Il ſe fait un profond ſilence,
Pour que Jean Philipe commence.
Auſſitôt il touſſa, cracha,
Et ce Vaudeville écorcha.

LES PLAISIRS DE LA TABLE.

VAUDEVILLE GRIVOIS.

Sur l'Air : *L'autre jour à la promenade.*

QUE d'agrémens offre la table !
Qu'elle procure aux hommes de plaiſirs !
Jeune Tendron, vin délectable,
Tout ſatisfait nos ardens deſirs.
Jeune Tendron..... [*Ici l'on parle.*]

(1) Quel friand morceau pour un vivant ! Comme ça donne de l'appétit, c'eſt capable de reſſuſciter un mort.

Jeune Tendron, vin délectable,
Tout ſatisfait nos ardens déſirs.

(1) Il ſera libre à ceux qui chanteront ce Vaudeville, d'y ſubſtituer, au lieu des paroles qui ne ſe chantent pas, celles qu'ils jugeront à propos.

Loin de ces lieux, Cenſeur auſtere,
Qui n'aimez rien, pas même le bon vin.
Pour vous l'Amour eſt un myſtere,
Qu'un Buveur ſçait conduire à ſa fin.
Pour vous l'Amour.....

Sans doute Meſſieurs les Philoſophes avec vos mines blêmes & décharnées & vos raiſons biſcornues, . . .

Pour vous l'Amour eſt un myſtere,
Qu'un Buveur ſçait conduire à ſa fin.

L'Amour nous fait aimer la vie :
Par ſon nectar Bacchus nous rend joyeux ;
Une Fillette un peu jolie,
Et du bon vin, plaiſent en tous lieux :
Une Fillette.....

Le doux plaiſir qu'on prend dans ſes bras ! Comme ça chatouille l'ame du cœur ! En vérité l'eau m'en vient à la bouche.

Une Fillette un peu jolie,
Et du bon vin, plaiſent en tous lieux.
Dans un repas l'on boit, l'on chante,

Buvons, Amis, & chantons tour-à-tour :
Tous les plaiſirs que l'on nous vante,
Sont enfans de Bacchus & d'l'Amour :
Tous les plaiſirs. . . . .

On les goûte tous dans ce charmant repas.

Tous les plaiſirs que l'on nous vante,
Sont enfans de Bacchus & d' l'Amour.

Louiſon, veux-tu que je te diſe,
Je t'aimons bien ; mais à ma vive ardeur,
Il faut répondre avec franchiſe,
De cet aveu dépend mon bonheur.
Il faut répondre....

Que je ſuis ton bijou, ton cœur, ton dieu: que tu m'aimes comme tes petits boyaux.

Il faut répondre avec franchiſe,
De cet aveu dépend mon bonheur.

» Ah ! *dit Louiſon*, ta tendreſſe
» Me ferait tomber en faibleſſe;
» Que ne ſuis-je ta femme ? Hélas !
» Je te livrerais mes appas.
» En attendant la ſignature,
» Qui rendra notre flâme pure,
» Tu peux me donner un baiſer....

» Cela ne peut ſe refuſer :
» Un baiſer ! c'eſt toujours des arrhes,
» Sur l'amour que tu me prépares,
» Et ſur ces plaiſirs ſi charmans
» Qui ſont le bonheur des Amans,

» Tiens, Louiſon, quand je te baiſe,
» Mon cœur eſt dans une fournaiſe....

» Si j'allions danſer t'un p'tit brin,
» *Dit Suzon*, je n'avons plus d' vin;
» Monſieux Raclot eſt ſans pratique:
» Pour achalander ſa boutique,
» Allons remuer le cotillon:
» Entendez-vous le violon? ....

» J'aimons la danſe à la folie,
» Dit *Louiſon*: je ſuis ravie
» Que tu nous y faſſes penſer:
» C'eſt-y dit; irons-je danſer? ....

» Allez; rien ne vous en empêche;
» Dit *Sans-Souci*, d'un ton reveche;
» Pour moi je vais payer l' fricot....

» Ce n'eſt pas vrai, j' pairons l'écot,
» Dit *Jean Philipe*: Dans ma poche
» J'ons de quoi payer, ſans reproche.
» Va, lorſque l'on porte avec ſoi
» Le portrait de notre bon Roi,
» D'un Roi qu'aujourd'hui l'on adore,
» Qu'on aimera de main encore,
» Dont la mémoire, j'en ſuis ſûr,

„ Ira juſqu'au ſiecle futur,
„ Il n'eſt point de portes qu'on n'ouvre;
„ Fuſſent mêmes celles du Louvre.
„ Mes amis, tranquilliſez-vous;
„ J'allons vous regaler trétous.
„ J' n'avons pas tant de bonne chere;
„ Un louis d'or payra l'affaire.
„ J'aurons t'encore de ſurplus
„ Au moins deux ou trois bons écus;
„ J'irons les avaler Dimanche;
„ Quitte à me donner la revanche.

„ On n' peut z'être plus généreux,
Dit *Sans-Souci*, d'un air joyeux;
„ Et quant zà moi, dans la quinzaine
„ Je vous régale au Bourg-la-Reine,
„ Chez mon oncle Topinambourg,
„ Le plus fameux Traiteur du Bourg....

„ Eh! mais, c'eſt pire qu'une nôce!
„ Y ne faudra plus qu'un caroſſe,
„ Dit *Louiſon*. — J'en prendrons t'un;
„ *Repart Turlupin*, & chacun,
„ Ainſi que c'eſt par tout l'uſage,
„ Payra ſa part, rien davantage....

» Allons donc : c'eſt aſſez jaſer ,
» *Reprend Suzon* : il faut danſer. . . .

» Allez, allez ; dit *Jean Philipe* :
» Tandis qu' j'allons payer la fripe. . . .

» Tu nous rejoindras donc, mon Roi ;
» Dit *Louiſon*. Dépêche-toi :
» Pour danſer une Contredanſe,
» J'aurons beſoin de ta préſence. . . .

» Vas danſer, vas ma Louiſon :
» Tu peux partir avec Suzon.

S'ils n'oublierent pas de boire,
Nos Lurons penſaient au mémoire,
Dont Jean Philipe était porteur,
Et qu'il acquitta de bon cœur.
Auſſitôt ils ſortent de table :
Pour Turlupin, d'un air affable,
Préſente la main à Suzon,
Et Jean Philippe à Louiſon.
Sans-Souci, ne ſachant que faire,
Comme moi, les ſuit par derriere.
Ils ſont dans la Salle du bal,
Où l'on danſait ſans bacchanal.
En attendant que leur tour vienne,

Dans le jardin je me promene.
A peine ai-je fait quelques pas,
Que j'entens de grands brouhahas.
Je cours, je m'approche, j'avance
Succede à ce bruit le silence.
On invite un jeune Vivant,
A qui l'on fait un compliment,
Et qu'une Demoiselle embrasse,
De recommencer l'Air de Chasse
Qu'il venait de rendre à ravir....
» Puisque cela vous fait plaisir,
» Aussi bien qu'à Mademoiselle,
» Messieurs, c'est une bagatelle,
» Dont je veux bien vous contenter :
Ensuite il se mit à chanter.

INVITATION A L'AMOUR.

Sur l'Air : de la Chasse de la Garde. *Volupté charmante.*

AIMABLE Maitresse,
Cede à ma tendresse :
Un doux baiser
Ne peut se refuser.
Quand on est jolie,
C'est une folie
De fuir l'Amour
A qui tout doit le jour. [*fin.*]

Faite

Faite pour plaire,
Rends-toi, ma Bergere,
A l'ardeur ſincere
Du plus tendre Amant.
Mon cœur ſoupire,
Et je ne deſire,
De toi ſeulement,
Qu'un aveu charmant.
Aimable Maitreſſe, &c.

Chéris-moi, Cloris,
Comme je t'aime:
C'eſt le bonheur même:
Quoi ton cœur épris!
Craindrait-il les ſoupirs
D'où naiſſent les deſirs
Pour les vrais plaiſirs?
Sans repentirs,
Aimable Maitreſſe, &c.

MENUET.

Suite du même Air.

Le Dieu qui fait aimer veut que l'on ſoit conſtant:
Il nous anime,
Il nous rend content.
Oui, tout devient ſenſible, à ſa voix tout ſe rend;
Et c'eſt un crime
D'être indifférent.

Quelque ſoit le mortel qui s'en tient à l'eſtime ;
L'Amour a des attraits
Qu'il ne peut éviter jamais.
Le Dieu qui fait aimer veut que l'on ſoit conſtant :
Il nous anime,
Il nous rend content.
Oui, tout devient ſenſible, à ſa voix tout ſe rend ;
Et c'eſt un crime
D'être indifférent.
Aimable Maitreſſe, &c.

Que vous dirai-je ? ce Jeune homme
Avait une belle voix, comme
CAILLEAU, (1) L'ARRIVÉE & LE GROS : (2)
Voix qu'on applaudit à propos.
Allons voir ſi dans notre abſence,
Nos deux Fillettes à la danſe,
Ont fait racler le violon :
Je les vois qui danſent en rond.
Monſieur Raclot après, demande
S'ils veulent danſer l'Allemande :

(1) M. Cailleau, célèbre acteur de la Comédie Italienne.

(2) MM. l'Arrivée & le Gros, les premiers Acteurs de l'Académie Royale de Muſique.

Danſe en mode dans plus d'un bal,
Chez Ruggieri, comme au Waux-hall.....

» Fi donc: Nous prens-tu pour des Filles,
» Et nos Amoureux pour des drilles?
» Dit *Louiſon*, t'en as menti.
» A qui parle ce mal bâti?
» Il eſt permis d'aimer la danſe,
» Mais celle où regne l'indécence,
» Je la laiſſons pour ces beaux bals,
» Qui ſe donnent dans ces Waux-halls,
» Où la Nobleſſe court en foule.....

» Eh! laiſſez-là ce vilain moule,
» Dit *Turlupin*: ce Marchand d'ſon,
» A tort & vous avez raiſon;
» Il n'eſt que des Filles publiques,
» Qui, pour ſe faire des pratiques,
» L'oſent danſer. On ne voit pas
» D'honnêtes-gens en faire cas.
» De cette danſe les poſtures,
» Les yeux, les mains des Créatures,
» Sont autant de leçons d'amour.
» Les Filles repetent le jour,
» Par cette danſe ſi galante,

„ Pour les Libertins ſi charmante,
„ Ce qu'avec eux ell's font la nuit,
„ Lorſque des plaiſirs on jouit.
„ En un mot, elle eſt trop lubrique
„ Pour être une danſe publique.
Turlupin parlait avec feu,
Non pas en homme, mais en Dieu.

„ Amis, c'eſt demain jour d'ouvrage;
„ Dit *Sans-Souci*; plions bagage.
„ Ce n'eſt pas l' tout de s' divertir,
„ La peine doit ſuivre l' plaiſir.
„ Faut demain que, de très-bonne heure,
„ Je porte à la Halle du beurre....

„ Baſt!.. dit *Jean Philipe*, & moi donc,
„ J'ons deux milliers de ballais d' jonc,
„ A porter du Fauxbourg Montmartre,
„ Juſqu'à Saint-Denis de la Chartre....

„ V'la grand-choſe! dit *Turlupin*.
„ Drès les deux heures du matin,
„ J' débacle un train à la Rapée.
„ On boit-là le vin par lampée....

„ Quoi! c'eſt-y là, *repart Suzon*,
„ Où tu travailles, mon Garçon?

» On doit m'y regaler Dimanche
» D'un fricot z'à la Maiſon-Blanche ;
» Me faire voir, ſur un bâteau,
» Ces beaux Exercices (1) ſur l'eau :
» Et ſi tu veux ſuivre mes traces,
» J'ons t'un Billet pour quatre places. . . .

» Y m' parait qu' vous vous arrangez,
» Et que d' nous vous vous gobergez,
(Répond, en riant, Jean Philipe)
» J'irons t'auſſi faire la fripe
» Avec Louiſon : Qu'en dis-tu ?
» J'y mangerons le *defructu* :
» J' nous y trouverons tête à tête. . . .

» Volontiers : Je ſuis de la fête ;
» Dit *Louiſon* : c'eſt un plaiſir,
» Dont j'ons toujours eu le deſir.

(1) Les Exercices Pleiens. Beaucoup de Perſonnes ignorent ce que ſignifie Pleien & d'où vient ſon origine : ce terme eſt tiré du verbe Grec πλέω, qui veut dire *Naviger*. On a franciſé ce mot par celui de Pleien. Ces Exercices ſe font les Dimanches & Fêtes à la Rapée, dans une enceinte formée exprès ſur la Riviere de Seine, & joliment décorée : Ce ſont des Joûtes, Jeu de bague à couliſſe, Jeu de Cocagne, Défis à cordages & autres divertiſſemens analogues à la Fête ; le tout terminé par un aſſez beau feu d'artifice.

» C'eſt-y dit : la partie eſt faite ;
» Cela vaudra bien la Guinguette.
» Allons-nous-en. Je conviendrons
» En chemin, de c' que je ferons.

Le jour déja fuit comme l'ombre,
Et la nuit de ſon voile ſombre,
Couvre le jardin où je ſuis :
Et mes Héros ſe ſont enfuis.

Auſſi content de ma perſonne
Que ſi j'avois une couronne,
Je ſortis de ce Cabaret
Où j'eus un plaiſir ſi parfait.

Enchanté de ma promenade,
J'allai manger une ſalade
Que je trouvai prête chez moi,
Avec du bœuf de bon alloi.
Quand on a faim, la table eſt belle :
Et la mienne me parut telle.
Je mangeai de bon appétit,
Je bus de même & tout fut dit.

Mon cher Lecteur, j'ai fait mon thême,
Et termine ainſi mon Poëme :
Car c'en eſt un dans ſa façon,
Quoiqu'il ſoit un peu poliſſon.

Heureux ! ſi ma naïve Muſe,
Quoique gaillarde, vous amuſe !
On voit tant d'Auteurs aujourd'hui
Qui ſçavent donner de l'ennui,
En Vers mauvais ainſi qu'en proſe,
Que, ſur moi de peur qu'on ne gloſe,
J'ai fait cet Ouvrage badin
Dont par bonheur voici la fin.
Le ſtyle n'en eſt pas ſublime :
Qu'importe ? S'il a votre eſtime,
Je n'aurai pas perdu mon tems ;
Et c'eſt ce que de vous j'attens.
Mon but eſt de vous faire rire :
Sinon je m'interdis d'écrire.
Je ne l'ai fait qu'en cet eſpoir.
Ainſi ſoit-il ; adieu, bon ſoir.

FIN.

A PARIS,

Chez { CAILLEAU, Libraire, rue S. Jacques.
La Veuve VALLEYRE, Libraire, Quai de Geſvres, du côté du Pont au Change, à la Nouveauté.

RONDES DE TABLE
ET
VAUDEVILLES;
Contenus dans ce Poëme.

CHANT PREMIER.

LA Bouquetiere. *Ronde.* pag. 31
Leçons aux Fillettes de bien. *Vaudeville.* 37
Le Pouvoir de l'Amour. *Vaudeville.* 38
Épilogue. *Pot-pourri.* 41

CHANT II.

Les Charmes de la Guinguette. *Vaudeville.* 52
Le Franc Buveur. *Chanson de Table.* 58

CHANT III.

Rien ne réſiſte à l'Amour. *Romance de Table.* 65
Les Caprices de la Fortune. *Vaudeville.* 67
Les Dangers de l'Hymen. *Romance.* 72
Les Tableaux de la Guinguette. *Ronde de Table.* 75

CHANT IV.

Les Caprices de l'Amour. *Ronde Grivoiſe.* 86
Le Joyeux Buveur. *Ronde de Table.* 94
Qui refuſe, muſe. *Vaudeville.* 97

CHANT V. & dernier.

Les Plaiſirs de la Table. *Vaudeville Grivois.* 114
Invitation à l'Amour. *Ariette.* 120

THE CLEVELAND PUBLIC LIBRARY